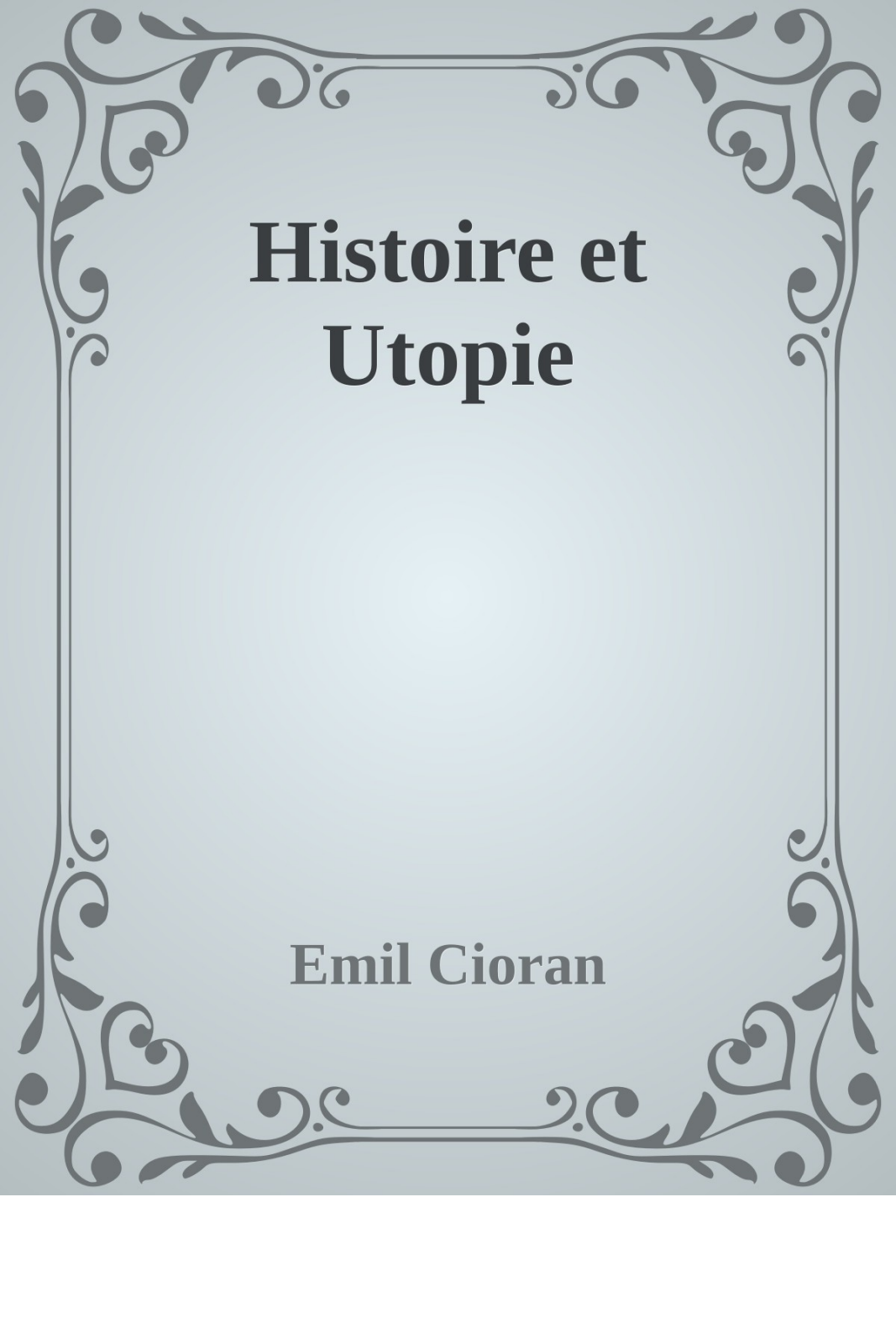


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Histoire et Utopie

Emil Cioran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cioran

Histoire et utopie



folio **essais**

Emil Cioran

HISTOIRE ET UTOPIE

Gallimard

1960

I

SUR DEUX TYPES DE SOCIÉTÉ

Lettre à un ami lointain

De ce pays qui fut le nôtre et qui n'est plus à personne, vous me pressez, après tant d'années de silence, de vous donner des détails sur mes occupations, ainsi que sur ce monde « merveilleux » que j'ai, dites-vous, la chance d'habiter et de parcourir. Je pourrais vous répondre que je suis un homme inoccupé, et que ce monde n'est point merveilleux. Mais une réponse aussi laconique ne saurait, malgré son exactitude, calmer votre curiosité, ni satisfaire aux multiples questions que vous me posez. Il en est une qui, à peine discernable d'un reproche, m'a tout particulièrement frappé. Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où vous me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurai jamais. Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité. Comment voulez-vous que s'en accommode un Scythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manie avec scrupule et probité ? Il n'en existe pas un seul dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige : plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserme et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble, et trop distinguée à mon gré ! Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné la nôtre, dont il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement. Y revenir, je ne puis ; celle qu'il me fallut adopter me retient et me subjugue par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. Suis-je un « renégat », comme vous l'insinuez ? « La patrie n'est qu'un campement dans le désert » est-il dit dans un texte

tibétain. Je ne vais pas si loin : je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. Encore me faut-il ajouter que si j'en fais un paradis, les prestidigitations ou les infirmités de ma mémoire en sont seules responsables. Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous ; le sentiment que m'inspirent les miennes se traduit nécessairement en termes négatifs, dans le langage de l'autopunition, de l'humiliation assumée et proclamée, du consentement au désastre. Un tel patriotisme relèverait-il de la psychiatrie ? J'y consens, mais je ne peux en concevoir d'autre, et, vu nos destinées, il m'apparaît – pourquoi vous le cacher ? – comme le seul raisonnable.

Plus heureux que moi, vous vous êtes résigné à notre poussière natale ; vous avez, en outre, la faculté de supporter tous les régimes, y compris les plus rigides. Non point que vous n'ayez la nostalgie de la fantaisie et du désordre, mais enfin je ne sache pas d'esprit plus réfractaire que le vôtre aux superstitions de la « démocratie ». Il fut une époque, il est vrai, où j'y répugnais autant que vous, plus même peut-être que vous : j'étais jeune et ne pouvais admettre d'autres vérités que les miennes, ni concéder à l'adversaire le droit d'avoir les siennes, de s'en prévaloir ou de les imposer. Que des partis pussent s'affronter sans s'anéantir dépassait mes possibilités de compréhension. Honte de l'Espèce, symbole d'une humanité exsangue, sans passions ni convictions, inapte à l'absolu, privée d'avenir, bornée en tout point, incapable de s'élever à cette haute sagesse qui m'enseignait que l'objet d'une discussion était la pulvérisation du contradictoire, – ainsi je regardais le régime parlementaire. Les systèmes, en revanche, qui voulaient l'éliminer pour s'y substituer me semblaient *beaux* sans exception, accordés au mouvement de la Vie, ma divinité d'alors. Celui qui, avant la trentaine, n'a pas subi la fascination de toutes les formes d'extrémisme, je ne sais si je dois l'admirer ou le mépriser, le considérer comme un saint ou un cadavre. Faute de ressources biologiques, ne s'est-il pas placé au-dessus ou au-dessous du temps ? Déficience positive ou négative, qu'importe ! Sans désir ni volonté de détruire, il est suspect, il a triomphé du démon ou, chose plus grave, il n'en fut jamais possédé. Vivre véritablement, c'est refuser les autres ; pour les accepter, il faut savoir renoncer, se faire violence, agir contre sa propre nature, *s'affaiblir* ; on ne conçoit la liberté que pour soi-même ; on ne l'étend à ses proches qu'au prix d'efforts épuisants ; d'où la précarité du libéralisme, défi à nos instincts, réussite brève et miraculeuse, état d'exception, à l'antipode de nos impératifs profonds. Nous y sommes naturellement impropres : seule nous y ouvre l'usure de nos forces. Misère d'une race qui doit s'avachir d'un côté pour s'ennoblir de l'autre, et dont nul représentant, à moins d'une décrépitude précoce, ne sacrifie à des principes « humains ». Fonction d'une ardeur éteinte, d'un déséquilibre, non

point par surcroît, mais par défaut d'énergie, la tolérance ne peut séduire les jeunes. On ne se mêle pas impunément aux luttes politiques ; c'est au culte dont ils furent l'objet que notre époque doit son allure sanguinaire : les convulsions récentes émanent d'eux, de leur facilité à épouser une aberration et à la traduire en acte. Donnez-leur l'espoir ou l'occasion d'un massacre, ils vous suivront aveuglément. Au sortir de l'adolescence, on est par définition fanatique ; je l'ai été moi aussi, et jusqu'au ridicule. Vous souvient-il de ce temps où je débitais des boutades incendiaires, moins par goût du scandale que par besoin d'échapper à une fièvre qui, sans l'exutoire de la démente verbale, n'eût pas manqué de me consumer ? Persuadé que les maux de notre société venaient des vieux, je conçus l'idée d'une liquidation de tous les citoyens ayant dépassé la quarantaine, début de la sclérose et de la momification, tournant à partir duquel, me plaisait-il de croire, tout individu devient une insulte à la nation et un poids pour la collectivité. Si admirable m'apparut le projet que je n'hésitai pas à le divulguer ; les intéressés en apprécièrent médiocrement la teneur et me traitèrent de cannibale : ma carrière de bienfaiteur public commençait sous de fâcheux auspices. Vous-même, pourtant si généreux, et, à vos heures, si entreprenant, à force de réserves et d'objections m'aviez entraîné vers l'abandon. Mon projet était-il condamnable ? Il exprimait simplement ce que tout homme attaché à son pays souhaite au fond de son cœur : la suppression de la moitié de ses compatriotes.

Lorsque je songe à ces moments d'enthousiasme et de fureur, aux spéculations insensées qui ravageaient et obnubilaient mon esprit, je les attribue maintenant non plus à des rêves de philanthropie et de destruction, à la hantise de je ne sais quelle pureté, mais à une tristesse bestiale qui, dissimulée sous le masque de la ferveur, se déployait à mes dépens et dont j'étais néanmoins complice, tout ravi de n'avoir pas, comme tant d'autres, à choisir entre le fade et l'atroce. L'atroce m'étant dévolu, que pouvais-je désirer de mieux ? J'avais une âme de loup, et ma férocité, se nourrissant d'elle-même, me comblait, me flattait : j'étais en somme le plus heureux des lycanthropes. La gloire, j'y aspirais et m'en détournais d'un même mouvement : une fois obtenue, que vaut-elle, me disais-je, dès l'instant qu'elle nous signale et nous impose seulement aux générations présentes et futures, et qu'elle nous exclut du passé ? À quoi bon être connu, si on ne l'a pas été de tel sage ou de tel fou, d'un Marc Aurèle ni d'un Néron ? Nous n'aurons jamais existé pour tant de nos idoles, notre nom n'aura troublé aucun des siècles d'avant nous ; et ceux qui viennent après, qu'important-ils ? qu'importe l'avenir, cette moitié du temps, pour celui qui raffole d'éternité ?

Par quels débats et comment je parvins à me défaire de tant de frénésies, je ne vous le dirai pas, ce serait trop long ; il y faudrait une de ces interminables conversations dont le Balkan a – ou plutôt avait – le secret. Quels qu'aient été mes débats, ils furent loin d'être l'unique cause du changement de mon orientation ; y contribua pour beaucoup un phénomène plus naturel et plus affligeant, l'âge, avec ses symptômes qui ne trompent pas : je commençais à donner de plus en plus des signes de tolérance, annonciateurs, me semblait-il, de quelque bouleversement intime, de quelque mal sans doute incurable. Ce qui mettait le comble à mes alarmes, c'est que je n'avais plus la force de souhaiter la mort d'un ennemi ; bien au contraire, je le comprenais, comparais son fiel au mien : il existait, et, déchéance sans nom, j'étais content qu'il existât. Mes haines, source de mes exultations, s'apaisaient, s'amenuisaient de jour en jour et, en s'éloignant, emportaient avec elles le meilleur de moi-même. Que faire ? vers quel abîme vais-je glisser ? me demandais-je sans cesse. Au fur et à mesure que mon énergie déclinait, s'accentuait mon penchant à la tolérance. Décidément, je n'étais plus jeune : *l'autre* m'apparaissait concevable et même réel. Je faisais mes adieux à *l'Unique et sa propriété* ; la sagesse me tentait : étais-je fini ? Il faut l'être pour devenir un démocrate *sincère*. À mon grand bonheur, je m'aperçus que tel n'était pas exactement mon cas, que je conservais des traces de fanatisme, quelques vestiges de jeunesse : je ne transigeais sur aucun de mes nouveaux principes, j'étais un libéral *intraitable*. Je le suis toujours. Heureuse incompatibilité, absurdité qui me sauve. J'aspire parfois à donner l'exemple d'un modéré parfait : je me félicite en même temps de n'y point parvenir, tant je redoute le gâtisme. Le moment arrivera où, ne le redoutant plus, j'approcherai de cette pondération idéale dont je rêve quelquefois ; et si les années doivent vous conduire, comme je l'espère, à une dégringolade semblable à la mienne, peut-être, vers la fin du siècle, siégerons-nous là-bas, côte à côte, dans un parlement ressuscité, et, séniles l'un et l'autre, pourrions-nous y assister à une féerie perpétuelle. On ne devient tolérant que dans la mesure où l'on perd de sa vigueur, où l'on tombe gentiment en enfance, où l'on est trop las pour tourmenter autrui par l'amour ou la haine.

Comme vous le voyez, j'ai des vues « larges » sur toutes choses. Elles le sont au point que j'ignore où j'en suis par rapport à quelque problème que ce soit. Vous allez en juger vous-même. Ainsi à la question que vous me posez : « Persévérez-vous dans vos préjugés contre notre petite voisine de l'Ouest, nourrissez-vous toujours à son égard les mêmes ressentiments ? » je ne sais quelle réponse vous donner, je peux tout au plus vous étonner ou vous décevoir. C'est que, voyez-vous, nous n'avons pas la même expérience de la Hongrie.

Né au-delà des Carpates, vous ne pouviez connaître le gendarme hongrois, terreur de mon enfance transylvaine. Lorsque de loin j'en apercevais un, j'étais pris de panique et me mettais à fuir : c'était l'étranger, l'ennemi ; haïr, c'était *le* haïr. À cause de lui, j'abhorrais tous les Hongrois avec une passion véritablement magyare. C'est vous dire s'ils *m'intéressaient*. Par la suite, les circonstances ayant changé, je n'avais plus de raison de leur en vouloir. Il n'en demeure pas moins que longtemps encore je ne pouvais me figurer un oppresseur sans évoquer leurs tares et leurs prestiges. Qui se révolte, qui s'insurge ? Rarement l'esclave, mais presque toujours l'oppresseur devenu esclave. Les Hongrois connaissent de près la tyrannie, pour l'avoir exercée avec une compétence incomparable : les minorités de l'ancienne Monarchie pourraient en témoigner. Parce qu'ils surent, dans leur passé, jouer si bien aux maîtres, ils étaient, à notre époque, moins disposés qu'aucune autre nation de l'Europe centrale à supporter l'esclavage ; s'ils eurent le goût du commandement, comment n'auraient-ils pas eu celui de la liberté ? Forts de leur tradition de persécuteurs, au fait du mécanisme de l'asservissement et de l'intolérance, ils se sont soulevés contre un régime qui n'est pas sans ressembler à celui qu'ils avaient eux-mêmes réservé à d'autres peuples. Mais nous, cher ami, n'ayant pas eu jusqu'ici la chance d'être des oppresseurs, nous ne pouvions avoir celle d'être des révoltés. Privés de ce double bonheur, nous portons correctement nos chaînes, et j'aurais mauvaise grâce à nier les vertus de notre discrétion, la noblesse de notre servitude, tout en reconnaissant cependant que les excès de notre modestie nous poussent vers des extrémités inquiétantes ; tant de sagesse dépasse les bornes ; elle est si démesurée qu'elle ne laisse pas quelquefois de me décourager. Je jalouse, je vous l'avoue, l'arrogance de nos voisins, je jalouse jusqu'à leur langue, féroce s'il en fut, d'une beauté qui n'a rien d'humain, avec des sonorités d'un autre univers, puissante et corrosive, propre à la prière, aux rugissements et aux pleurs, surgie de l'enfer pour en perpétuer l'accent et l'éclat. Bien que je n'en connaisse que les jurons, elle me plaît infiniment, je ne me lasse pas de l'entendre, elle m'enchanté et me glace, je succombe à son charme et à son horreur, à tous ces mots de nectar et de cyanure, si adaptés aux exigences d'une agonie. C'est en hongrois qu'on devrait expirer – ou alors renoncer à mourir.

Décidément, je hais de moins en moins mes anciens maîtres. À y bien réfléchir, au temps même de leur splendeur, ils furent toujours seuls au milieu de l'Europe, isolés dans leur fierté et leurs regrets, sans affinités profondes avec les autres nations. Après quelques incursions en Occident, où ils purent exhiber et dépenser leur sauvagerie première, ils refluèrent, conquérants dégénérés en sédentaires, sur les bords du Danube pour y chanter, se lamenter, pour y user leurs

instincts. Il y a chez ces Huns raffinés une mélancolie faite de cruauté rentrée, dont on ne trouvera pas l'équivalent ailleurs : on dirait le sang qui se mettrait à rêver sur lui-même. Et qui, à la fin, se résoudrait en mélodie. Proches de leur essence, bien qu'atteints et même marqués par la civilisation, conscients de descendre d'une horde non pareille, empreints d'une fatuité à la fois profonde et théâtrale qui leur prête une allure plus romantique que tragique, ils ne pouvaient faillir à la mission qui leur revenait dans le monde moderne : réhabiliter le chauvinisme, en y introduisant suffisamment de faste et de fatalité pour le rendre pittoresque aux yeux de l'observateur désabusé. Je suis d'autant plus enclin à reconnaître leur mérite que c'est par eux qu'il me fut donné d'éprouver la pire des humiliations : celle de naître serf, ainsi que ces « douleurs de la honte », les plus insupportables de toutes, au dire d'un moraliste. N'avez-vous pas ressenti vous-même la volupté qu'on puise dans l'effort d'objectivité envers ceux qui vous ont bafoué, conpue, maltraité, surtout lorsqu'on partage en secret leurs vices et leurs misères ? N'inférez pas de là que je souhaite être promu au rang de Magyar. Loin de moi une telle présomption : je connais mes limites et j'entends m'y tenir. D'un autre côté, je connais aussi celles de notre voisine, et il suffit que mon enthousiasme pour elle baisse, ne fût-ce que d'un degré, pour que je ne tire plus aucune vanité de l'honneur qu'elle me fit en me persécutant.

Les peuples, bien plus que les individus, nous inspirent des sentiments contradictoires ; on les aime et on les déteste en même temps ; objets d'attachement et d'aversion, ils ne méritent pas qu'on nourrisse pour eux une passion définie. Votre partialité à l'endroit de ceux de l'Occident, dont vous ne distinguez pas clairement les défauts, est l'effet de la distance : erreur d'optique ou nostalgie de l'inaccessible. Vous ne distinguez pas davantage les lacunes de la société bourgeoise, je vous soupçonne même de quelque complaisance à son égard. Que de loin vous en ayez une vision mirobolante, rien de plus naturel ; comme je la connais de près, mon devoir est de combattre les illusions que vous pourriez entretenir à son sujet. Non point qu'elle me déplaie absolument – vous savez mon faible pour l'horrible – mais la dépense d'insensibilité qu'elle exige pour être supportée est hors de proportion avec mes ressources en cynisme. C'est peu dire que les injustices y abondent : elle est, à la vérité, quintessence d'injustice. Seuls les oisifs, les parasites, les experts en turpitude, les petits et les grands salauds profitent des biens qu'elle étale, de l'opulence dont elle s'enorgueillit : délices et profusion de surface. Sous le brillant qu'elle affiche se cache un monde de désolations dont je vous épargnerai les détails. Sans l'intervention d'un miracle, comment expliquer qu'elle ne se réduise pas en poussière sous nos yeux, ou qu'on ne la fasse pas sauter à l'instant ?

« La nôtre ne vaut guère mieux. Bien au contraire », m'objecterez-vous. Je l'admets. C'est en effet là le hic. Nous nous trouvons en face de deux types de société intolérables. Et ce qui est grave, c'est que les abus de la vôtre permettent à celle-ci de persévérer dans les siens, et d'opposer assez efficacement ses horreurs à celles qu'on cultive chez vous. Le reproche capital qu'on peut adresser à votre régime est d'avoir ruiné l'utopie, principe de renouvellement des institutions et des peuples. La bourgeoisie a compris le parti qu'elle en pouvait tirer contre les adversaires du *statu quo* ; le « miracle » qui la sauve, qui la préserve d'une destruction immédiate, c'est précisément l'échec de l'autre côté, le spectacle d'une grande idée défigurée, la déception qui en est résultée et qui, s'emparant des esprits, devait les paralyser. Déception vraiment inespérée, soutien providentiel du bourgeois qui en vit et en extrait la raison de sa sécurité. Les masses ne s'ébranlent pas si elles n'ont à opter qu'entre des maux présents et des maux à venir ; résignées à ceux qu'elles éprouvent, elles n'ont nul intérêt à se risquer vers d'autres, inconnus mais certains. Les misères prévisibles n'excitent pas les imaginations, et il est sans exemple qu'une révolution ait éclaté au nom d'un avenir sombre ou d'une prophétie amère. Qui aurait pu deviner, au siècle dernier, que la nouvelle société allait, par ses vices et ses iniquités, permettre à la vieille de se maintenir et même de se consolider, que le possible, devenu réalité, volerait au secours du révolu ?

Ici comme là-bas, nous en sommes tous à un point mort, également déçus de cette naïveté où s'élaborent les divagations sur le futur. À la longue, la vie sans utopie devient irrespirable, pour la multitude du moins : sous peine de se pétrifier, il faut au monde un délire neuf. C'est là l'unique évidence que dégage l'analyse du présent. En attendant, notre situation, à nous autres d'ici, ne laisse pas d'être curieuse. Imaginez une société, surpeuplée de doutes, où, à l'exception de quelques égarés, personne n'adhère entièrement à quoi que ce soit, où, indemnes de superstitions et de certitudes, tous se réclament de la liberté et nul ne respecte la forme de gouvernement qui la défend et l'incarne. Des idéaux sans contenu, ou, pour employer un mot tout aussi frelaté, des mythes sans substance. Vous êtes déçus après des promesses qui ne pouvaient être tenues ; nous le sommes par manque de promesse tout court. Du moins avons-nous conscience de l'avantage que confère à l'intelligence un régime qui, pour le moment, la laisse se déployer à sa guise, sans la soumettre aux rigueurs d'aucun impératif. Le bourgeois ne croit à rien, c'est un fait ; mais c'est là, si j'ose dire, le côté positif de son néant, la liberté ne pouvant se manifester que dans le vide de croyances, dans l'absence d'axiomes, et là seulement où les lois n'ont pas plus d'autorité qu'une hypothèse. Si on m'opposait que le bourgeois croit néanmoins à quelque chose, que l'argent remplit

bien pour lui la fonction d'un dogme, je répliquerais que ce dogme, le plus affreux de tous, est, si étrange que cela paraisse, le plus supportable pour l'esprit. Nous pardonnons aux autres leurs richesses si, en échange, ils nous laissent la latitude de mourir de faim à *notre façon*. Non, elle n'est pas tellement sinistre cette société qui ne s'occupe pas de vous, qui vous abandonne, vous garantit le droit de l'attaquer, vous y invite, vous y oblige même en ses heures de paresse où elle n'a pas assez d'énergie pour s'exécuter elle-même. Aussi indifférente, en dernière instance, à son sort qu'au vôtre, elle ne veut en aucune manière empiéter sur vos malheurs, ni pour les adoucir ni pour les aggraver, et si elle vous exploite, elle le fait par automatisme, sans préméditation ni méchanceté, comme il sied à des brutes lasses et repues, contaminées par le scepticisme autant que leurs victimes. La différence entre les régimes est moins importante qu'il n'y paraît ; vous êtes seuls par force, nous le sommes sans contrainte. L'écart est-il si grand entre l'enfer et un paradis désolant ? Toutes les sociétés sont mauvaises ; mais il y a des degrés, je le reconnais, et si j'ai choisi celle-ci, c'est que je sais distinguer entre les nuances du pire.

La liberté, je vous le disais, exige, pour se manifester, le vide ; elle l'exige – et y succombe. La condition qui la détermine est celle même qui l'annule. Elle manque d'assises : plus elle sera complète, plus elle portera à faux, car tout la menace, jusqu'au principe dont elle émane. L'homme est si peu fait pour l'endurer, ou la mériter, que les bénéfiques mêmes qu'il en reçoit l'écrasent, et elle finit par lui peser au point qu'aux excès qu'elle suscite il préfère ceux de la terreur. À ces inconvénients s'en joignent d'autres : la société libérale, éliminant le « mystère », « l'absolu », « l'ordre », et n'ayant pas plus de vraie métaphysique que de vraie police, rejette l'individu sur lui-même, tout en l'écartant de ce qu'il est, de ses propres profondeurs. Si elle manque de racines, si elle est essentiellement *superficielle*, c'est que la liberté, fragile en elle-même, n'a aucun moyen de se maintenir et de survivre aux dangers qui la menacent et du dehors et du dedans ; elle n'apparaît, de plus, qu'à la faveur d'un régime finissant, au moment où une classe décline et se dissout : ce sont les défaillances de l'aristocratie qui permirent au XVIII^e siècle de divaguer magnifiquement ; ce sont celles de la bourgeoisie qui nous permettent aujourd'hui de nous livrer à nos lubies. Les libertés ne prospèrent que dans un corps social malade : tolérance et impuissance sont synonymes. Cela est patent en politique, comme en tout. Quand j'entrevis cette vérité, le sol se déroba sous mes pieds. Maintenant encore, j'ai beau m'exclamer : « Tu fais partie d'une société d'hommes libres », la fierté que j'en éprouve s'accompagne toujours d'un sentiment de frayeur et d'inanité, issu de ma terrible certitude. Dans le cours des temps, la liberté n'occupe guère plus d'instant que l'extase

dans la vie d'un mystique. Elle nous échappe au moment même où nous essayons de la saisir et de la formuler : nul ne peut en jouir sans tremblement. Désespérément mortelle, dès qu'elle s'instaure elle postule son manque d'avenir et travaille, de toutes ses forces minées, à sa négation et à son agonie. N'entre-t-il pas quelque perversion dans notre amour pour elle ? et n'est-il pas effarant de vouer un culte à ce qui ne veut ni ne peut durer ? Pour vous qui ne l'avez plus, elle est tout ; pour nous qui la possédons, elle n'est qu'illusion, parce que nous savons que nous la perdrons, et que, de toute manière, elle est faite pour être perdue. Aussi, au milieu de notre néant, tournons-nous nos regards de tous les côtés, sans négliger pour autant les possibilités de salut qui résident en nous-mêmes. Il n'est d'ailleurs pas de néant parfait dans l'histoire. Cette absence inouïe à laquelle nous sommes acculés, et que j'ai le plaisir et le malheur de vous révéler, vous auriez tort de supposer que rien ne s'y dessine ; j'y discerne – pressentiment ou hallucination ? – comme une attente *d'autres dieux*. Lesquels ? Personne ne pourrait répondre. Ce que je sais, ce que tout le monde sait, c'est qu'une situation comme la nôtre ne se laisse pas supporter indéfiniment. Au plus intime de nos consciences, un espoir nous crucifie, une appréhension nous exalte. À moins d'un consentement à la mort, les vieilles nations, si pourries fussent-elles, ne sauraient se dispenser de nouvelles idoles. Que si l'Occident n'est pas irrémédiablement atteint, il doit repenser toutes les idées qu'on lui a volées et qu'on a appliquées, en les contrefaisant, ailleurs : j'entends qu'il lui revient, s'il veut s'illustrer encore par un sursaut ou un vestige d'honneur, de reprendre les utopies que, par besoin de confort, il a abandonnées aux autres, en se dessaisissant ainsi de son génie et de sa mission. Alors qu'il eût été de son devoir de mettre le communisme en pratique, de l'ajuster à ses traditions, de l'humaniser, de le libéraliser, et de le proposer ensuite au monde, il a laissé à l'Orient le privilège de réaliser l'irréalisable, et de tirer puissance et prestige de la plus belle illusion moderne. Dans la bataille des idéologies, il s'est révélé timoré, inoffensif ; d'aucuns l'en félicitent, alors qu'il faudrait l'en blâmer, car, à notre époque, on n'accède guère à l'hégémonie sans le concours de hauts principes mensongers dont les peuples virils se servent pour dissimuler leurs instincts et leurs visées. Ayant quitté la réalité pour l'idée, et l'idée pour l'idéologie, l'homme a glissé vers un univers dérivé, vers un monde de sous-produits, où la fiction acquiert les vertus d'une donnée primordiale. Ce glissement est le fruit de toutes les révoltes et de toutes les hérésies de l'Occident, et cependant l'Occident refuse d'en tirer les dernières conséquences : il n'a pas fait la révolution qui lui incombait et que tout son passé réclamait, ni n'est allé au bout des bouleversements dont il fut le promoteur. En se déshéritant en faveur de ses ennemis, il risque de compromettre son

dénouement et de manquer une occasion suprême. Non content d'avoir trahi tous ces précurseurs, tous ces schismatiques qui l'ont préparé et formé, depuis Luther jusqu'à Marx, il se figure encore que l'on viendra, de l'extérieur, faire sa révolution et qu'on lui ramènera ses utopies et ses rêves. Comprendra-t-il enfin qu'il n'aura de destin politique et un rôle à jouer que s'il retrouve en lui-même ses anciens rêves et ses anciennes utopies, ainsi que les mensonges de son vieil orgueil ? Pour l'instant, ce sont ses adversaires qui, convertis en théoriciens du devoir auquel il se dérobe, érigent leurs empires sur sa timidité et sa lassitude. Quelle malédiction l'a frappé pour qu'au terme de son essor il ne produise que ces hommes d'affaires, ces épiciers, ces combinards aux regards nuls et aux sourires atrophiés, que l'on rencontre partout, en Italie comme en France, en Angleterre de même qu'en Allemagne ? Est-ce à cette vermine que devait aboutir une civilisation aussi délicate, aussi complexe ? Peut-être fallait-il en passer par là, par l'abjection, pour pouvoir imaginer un autre genre d'hommes. En bon libéral, je ne veux pas pousser l'indignation jusqu'à l'intolérance ni me laisser emporter par mes humeurs, bien qu'il soit doux, pour nous tous, de pouvoir enfreindre les principes qui se réclament de notre générosité. Je voulais simplement vous faire observer que ce monde, nullement merveilleux, pourrait en quelque sorte le devenir, s'il consentait non pas à s'abolir (il n'y incline que trop), mais à liquider ses déchets, en s'imposant des tâches *impossibles*, opposées à ce bon sens affreux qui le défigure et le perd.

Les sentiments qu'il m'inspire ne sont pas moins mêlés que ceux que j'éprouve pour mon pays, pour la Hongrie, ou pour notre *grande* voisine, dont vous êtes plus à même que moi d'apprécier l'indiscreète proximité. Le bien et le mal démesurés que j'en pense, les impressions qu'elle me suggère quand je réfléchis à son destin, comment les dire sans tomber dans l'invraisemblance ? Je ne prétends guère vous faire changer d'avis sur elle, je veux seulement que vous sachiez ce qu'elle représente pour moi et quelle place elle occupe dans mes obsessions. Plus j'y songe, plus je trouve qu'elle s'est formée, à travers les siècles, non pas comme se forme une nation, mais un univers, les moments de son évolution participant moins de l'histoire que d'une cosmogonie sombre, terrifiante. Ces tsars aux allures de divinités tarées, géants sollicités par la sainteté et le crime, affaissés dans la prière et l'épouvante, ils étaient, comme le sont ces tyrans récents qui les ont remplacés, plus proches d'une vitalité géologique que de l'anémie humaine, despotes perpétuant en nos temps la sève et la corruption originelles, et l'emportant sur nous tous par leurs inépuisables réserves en chaos. Couronnés ou non, il leur importait, il leur importe de faire un bond au-dessus de la civilisation, de l'engloutir au besoin ; l'opération était inscrite dans leur nature, puisqu'ils souffrent depuis

toujours d'une même hantise : étendre leur suprématie sur nos rêves et nos révoltes, constituer un empire aussi vaste que nos déceptions ou nos effrois. Une telle nation, requise et dans ses pensées et dans ses actes par les confins du globe, ne se mesure pas avec des étalons courants, ni ne s'explique en termes ordinaires, en langage intelligible : il y faudrait le jargon des gnostiques, enrichi par celui de la paralysie générale. Sans doute est-elle, ainsi que nous en assure Rilke, limitrophe de Dieu ; elle l'est malheureusement aussi de notre pays, et le sera encore, dans un avenir plus ou moins proche, de beaucoup d'autres, je n'ose dire de tous, malgré les avertissements précis que m'intime une maligne prescience. Où que nous soyons, elle nous touche déjà, sinon géographiquement, à coup sûr intérieurement. Je suis plus disposé que quiconque à reconnaître mes dettes envers elle : sans ses écrivains, eussé-je jamais pris conscience de mes plaies et du devoir qui m'incombait de m'y livrer ? sans elle et sans eux, n'aurais-je pas gaspillé mes trances, manqué mon désarroi ? Ce penchant qui me porte à émettre un jugement impartial sur elle et à lui témoigner ma gratitude, je crains fort qu'il ne soit pas, en ce moment, de votre goût. J'étouffe donc des éloges hors de saison, je les étouffe en moi pour les condamner à s'y épanouir.

Du temps que nous nous plaisions à recenser nos accords et nos différends, vous me reprochiez déjà la manie que j'ai de juger sans prévention et ce que je prends à cœur et ce que j'exècre, de n'éprouver que des sentiments doubles, nécessairement faux, que vous imputiez à mon incapacité de ressentir une passion véritable, tout en insistant sur les agréments que j'en retire. Votre diagnostic n'était pas inexact ; vous vous trompiez néanmoins sur le chapitre des agréments. Croyez-vous que ce soit si agréable d'être idolâtre et victime du pour et du contre, un emballé divisé d'avec ses emballements, un délirant *soucieux d'objectivité* ? Cela ne va pas sans souffrances : les instincts protestent et c'est bien malgré eux et contre eux que l'on progresse vers l'irrésolution absolue, état à peine distinct de celui que le langage des extatiques appelle « le dernier point de l'anéantissement ». Pour connaître moi-même le fond de ma pensée sur la moindre chose, pour me prononcer non seulement sur un problème mais sur un rien, il me faut contredire au vice majeur de mon esprit, à cette propension à épouser toutes les causes et à m'en dissocier en même temps, tel un virus omniprésent, écartelé entre la convoitise et la satiété, agent néfaste et bénin, aussi impatient que blasé, indécis entre les fléaux, inhabile à en adopter un et à s'y spécialiser, passant de l'un à l'autre sans discrimination ni efficacité, bousilleur hors ligne, porteur et gâcheur d'incurable, traître à tous les maux, à ceux d'autrui comme aux siens.

N'avoir jamais l'occasion de prendre position, de se décider ni de se définir, il n'est vœu que je forme plus souvent. Mais nous ne dominons pas toujours nos humeurs, ces attitudes en germe, ces ébauches de théorie. Viscéralement enclins à l'échafaudage de systèmes, nous en construisons sans trêve, singulièrement en politique, domaine de pseudo-problèmes, où se dilate le mauvais philosophe qui réside en chacun de nous, domaine dont je voudrais m'éloigner, pour une raison banale, une évidence qui se hausse à mes yeux au rang de révélation : la politique tourne uniquement autour de l'homme. Ayant perdu le goût des êtres, je m'évertue cependant en vain à acquérir celui des choses ; borné de force à l'intervalle qui les sépare, je m'exerce et m'épuise sur leur ombre. Ombres aussi que ces nations dont le sort m'intrigue, moins pour elles-mêmes que pour le prétexte qu'elles m'offrent de me venger sur ce qui n'a ni contour ni forme, sur des entités et des symboles. L'homme inoccupé qui aime la violence sauvegarde son savoir-vivre en se confinant dans un enfer abstrait. Délaisant l'individu, il s'affranchit des noms et des visages, s'en prend à l'imprécis, au général, et, orientant vers l'impalpable sa soif d'exterminations, conçoit un genre nouveau : le pamphlet *sans objet*. Accroché à des quarts d'idées et à des simulacres de rêves, venu à la réflexion par accident ou par hystérie, et nullement par souci de rigueur, je m'apparais, au milieu des civilisés, comme un intrus, un troglodyte épris de caducité, plongé dans des prières subversives, en proie à une panique qui n'émane pas d'une vision du monde, mais des crispations de la chair et des ténèbres du sang. Imperméable aux sollicitations de la clarté et à la contamination latine, je sens l'Asie remuer dans mes veines : suis-je le rejeton de quelque peuplade inavouable, ou le porte-voix d'une race autrefois turbulente, aujourd'hui muette ? La tentation me prend souvent de me forger une autre généalogie, de *changer* d'ancêtres, de m'en choisir parmi ceux qui, en leur temps, surent répandre le deuil à travers les nations, à l'inverse des miens, des nôtres, effacés et meurtris, gavés de misères, amalgamés à la boue et gémissant sous l'anathème des siècles. Oui, dans mes crises de fatuité, j'incline à me croire l'épigone d'une horde illustre par ses déprédations, un Touranien de cœur, l'héritier légitime des steppes, le dernier Mongol...

Je ne veux pas finir sans vous mettre encore une fois en garde contre l'enthousiasme ou la jalousie que vous inspirent mes « chances », et plus précisément celle de pouvoir me prélasser dans une ville dont le souvenir vous hante sans doute, malgré votre enracinement dans notre patrie évaporée. Cette ville, que je n'échangerais contre aucune au monde, est pour cette raison même la source de mes malheurs. Tout ce qui n'est pas elle se valant à mes yeux, il m'advient souvent de regretter que la guerre l'ait épargnée, et

qu'elle n'ait pas péri, comme tant d'autres cités. Détruite, elle m'eût débarrassé du bonheur d'y vivre, j'aurais pu passer mes jours ailleurs, au fin fond de n'importe quel continent. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir lié à l'espace, ni d'être à cause d'elle de quelque part. Ceci dit, je n'oublie à aucun instant que ses habitants, les quatre cinquièmes, notait déjà Chamfort, « meurent de chagrin ». J'ajouterai encore, pour votre édification, que le reste, les rares privilégiés dont je suis, ne s'en émeuvent pas autrement, et qu'ils envient même à la grosse majorité l'avantage qu'elle a de savoir *de quoi* mourir.

Paris 1957

II

LA RUSSIE

ET LE VIRUS DE LA LIBERTÉ

Tous les pays, m'arrive-t-il quelquefois de penser, devraient ressembler à la Suisse, se complaire et s'affaïsser, comme elle, dans l'hygiène, la fadeur, l'idolâtrie des lois et le culte de l'homme ; d'un autre côté, ne m'attirent que les nations indemnes de scrupules en pensées et en actes, fébriles et insatiables, toujours prêtes à dévorer les autres et à se dévorer elles-mêmes, piétinant les valeurs contraires à leur ascension et à leur réussite, rétives à la sagesse, cette plaie des vieux peuples excédés d'eux-mêmes et de tout, et comme charmés de sentir le moisi.

De même, j'ai beau vomir les tyrans, je n'en constate pas moins qu'ils font la trame de l'histoire, et qu'on ne saurait sans eux concevoir l'idée ni la marche d'un empire. Supérieurement odieux, d'une bestialité inspirée, ils évoquent l'homme poussé à ses extrêmes, l'ultime exaspération de ses turpitudes et de ses mérites. Ivan le Terrible, pour ne citer que le plus fascinant d'entre eux, épuise les coins et les recoins de la psychologie. Aussi complexe dans sa démente que dans sa politique, ayant fait de son règne, et, jusqu'à un certain degré, de son pays, un modèle de cauchemar, un prototype d'hallucination vivante et intarissable, mélange de Mongolie et de Byzance, cumulant les qualités et les défauts d'un khan et d'un basileus, monstre aux colères démoniaques et à la mélancolie sordide, partagé entre le goût du sang et celui du repentir, d'une jovialité enrichie et couronnée de ricanements, il avait la passion du crime ; nous l'avons aussi tous tant que nous sommes : attentat contre les autres ou contre nous-même. Seulement elle demeure chez nous inassouvie, en sorte que nos œuvres, quelles qu'elles soient, proviennent de notre incapacité de tuer ou de nous tuer. Nous n'en convenons pas toujours, nous méconnaissions volontiers le mécanisme intime de nos infirmités. Si les tsars, ou les empereurs romains, m'obsèdent, c'est que ces infirmités, voilées chez nous, apparaissent en eux à découvert. Ils nous révèlent à nous-mêmes, ils incarnent et illustrent nos secrets. Je songe à ceux d'entre eux qui, voués à une grandiose dégénérescence, s'acharnaient sur leurs proches, et, par crainte d'en être aimés, les envoyaient au supplice. Quelque puissants qu'ils fussent, ils étaient pourtant malheureux, car irrassasiés du

tremblement des autres. Ne sont-ils pas comme la projection du mauvais génie qui nous habite, et qui nous persuade que l'idéal serait de faire le vide autour de nous ? C'est avec de telles pensées et de tels instincts que se forme un empire : y coopère ce tréfonds de notre conscience où se cachent nos tares les plus chères.

Surgie de profondeurs à peine soupçonnables, d'une poussée originelle, l'ambition de dominer le monde n'apparaît que chez certains individus et à certaines époques, sans rapport direct avec la qualité de la nation où elle se manifeste : entre Napoléon et Gengis Khan la différence est moindre qu'entre le premier et n'importe quel homme politique français des républiques successives. Mais ces profondeurs, comme cette poussée, peuvent tarir, s'épuiser.

Charlemagne, Frédéric II de Hohenstaufen, Charles Quint, Bonaparte, Hitler furent tentés, chacun à sa façon, de réaliser l'idée d'empire universel : ils y échouèrent, avec plus ou moins de bonheur. L'Occident, où cette idée ne suscite plus qu'ironie ou malaise, vit maintenant dans la honte de ses conquêtes ; mais, curieusement, c'est au moment même où il se replie sur soi que ses formules triomphent et se répandent ; dirigées contre son pouvoir et sa suprématie, elles trouvent un écho hors de ses frontières. Il gagne en se perdant. C'est ainsi que la Grèce ne l'emporta, dans le domaine de l'esprit, que lorsqu'elle cessa d'être une puissance et même une nation ; on pilla sa philosophie et ses arts, on assura une fortune à ses productions, sans qu'on pût s'assimiler ses talents ; de même, on prend et on prendra tout à l'Occident, sauf son génie. Une civilisation se révèle féconde par la faculté qu'elle a d'inciter les autres à l'imiter ; qu'elle finisse de les éblouir, elle se réduit à une somme de bribes et de vestiges.

Abandonnant ce coin du monde, l'idée d'empire devait trouver un climat providentiel en Russie, où elle a toujours existé d'ailleurs, singulièrement sur le plan spirituel. Après la chute de Byzance, Moscou devint, pour la conscience orthodoxe, la troisième Rome, l'héritière du « vrai » christianisme, de la véritable foi. Premier éveil messianique. Pour en connaître un second, il lui fallut attendre nos jours ; mais cet éveil, elle le doit, cette fois-ci, à la démission de l'Occident. Au XV^e siècle, elle profita d'un vide religieux, comme elle profite, aujourd'hui, d'un vide politique. Deux occasions majeures de se pénétrer de ses responsabilités historiques.

Lorsque Mahomet II mit le siège devant Constantinople, la chrétienté, divisée comme toujours et, de plus, heureuse d'avoir perdu le souvenir des croisades, s'abstint d'intervenir. Les assiégés en conçurent tout d'abord une irritation qui, devant la précision du désastre, se mua en stupeur. Oscillant entre la panique et une

satisfaction secrète, le pape promet des secours, mais les envoya trop tard : à quoi bon se dépêcher pour des « schismatiques » ? Le « schisme » allait cependant gagner en force ailleurs. Rome préféra-t-elle Moscou à Byzance ? On aime toujours mieux un ennemi lointain qu'un ennemi proche. Semblablement, de nos jours, les Anglo-Saxons devaient préférer, en Europe, la prépondérance russe à la prépondérance allemande. C'est que l'Allemagne était *trop près*.

Les prétentions de la Russie à passer de la primauté vague à l'hégémonie caractérisée ne manquent pas de fondement. Que serait-il advenu du monde occidental, si elle n'avait pas arrêté et résorbé l'invasion mongole ? Pendant plus de deux siècles d'humiliations et de servitude elle fut exclue de l'histoire, cependant qu'à l'Ouest les nations s'offraient le luxe de s'entre-déchirer. Si elle eût été en état de se développer sans entrave, elle fût devenue une puissance de premier ordre déjà au début de l'ère moderne ; ce qu'elle est maintenant, elle l'aurait été au XVI^e ou au XVII^e siècle. Et l'Occident ? Peut-être aujourd'hui serait-il *orthodoxe*, et à Rome, au lieu du Saint-Siège, se prélasserait le Saint-Synode. Mais les Russes peuvent se rattraper. S'il leur est donné, comme tout le laisse présager, de mener à bien leurs desseins, il n'est pas exclu qu'ils règlent son compte au souverain pontife. Que ce soit au nom du marxisme ou de l'orthodoxie, ils sont appelés à ruiner l'autorité et le prestige de l'Église, dont ils ne sauraient tolérer les visées sans abdiquer le point essentiel de leur mission et de leur programme. Sous les tsars, l'assimilant à un instrument de l'Antéchrist, ils faisaient des prières *contre* elle ; maintenant, considérée comme un suppôt satanique de la Réaction, ils l'accablent d'invectives un peu plus efficaces que leurs anciens anathèmes ; bientôt, ils la submergeront de tout leur poids, de toute leur force. Et il n'est guère impossible que notre siècle ait à compter parmi ses curiosités, et en guise d'apocalypse frivole, la disparition du dernier successeur de saint Pierre.

En divinisant l'Histoire pour discréditer Dieu, le marxisme n'a réussi qu'à rendre Dieu plus étrange et plus obsédant. On peut tout étouffer chez l'homme, sauf le besoin d'absolu, lequel survivrait à la destruction des temples et même à l'évanouissement de la religion sur terre. Le fond du peuple russe étant religieux, il prendra inévitablement le dessus. Des raisons d'ordre historique y contribueront pour une large part.

En adoptant l'orthodoxie, la Russie manifestait son désir de se séparer de l'Occident ; c'était sa manière de se définir dès l'abord. Jamais, en dehors des milieux aristocratiques, elle ne se laissa séduire

par les missionnaires catholiques, en l'occurrence les jésuites. Un schisme n'exprime pas tant des divergences de doctrine qu'une volonté d'affirmation ethnique : y transparait moins une controverse abstraite qu'un réflexe national. Ce ne fut pas la question ridicule du *filioque* qui divisa les Églises : Byzance voulait son autonomie totale ; à plus forte raison, Moscou. Schismes et hérésies sont des nationalismes déguisés. Mais alors que la Réforme prit seulement l'allure d'une querelle de famille, d'un scandale *au sein* de l'Occident, le particularisme orthodoxe, affectant un caractère plus profond, allait marquer une division d'avec le monde occidental lui-même. À refuser le catholicisme, la Russie retardait son évolution, perdait une occasion capitale de se civiliser rapidement, tout en gagnant en substance et en unicité ; sa stagnation la rendait *différente*, la faisait *autre* ; c'est ce à quoi elle aspirait, pressentant sans doute que l'Occident regretterait un jour l'avance qu'il avait sur elle.

Plus elle deviendra forte, plus elle prendra conscience de ses racines, dont, en une certaine manière, le marxisme l'aura éloignée ; après une cure forcée d'universalisme, elle se rerussifiera, au profit de l'orthodoxie. Du reste, elle a marqué d'une telle empreinte le marxisme qu'elle l'aura slavisé. Tout peuple de quelque envergure qui adopte une idéologie étrangère à ses traditions l'assimile et la dénature, l'infléchit dans le sens de sa destinée nationale, la fausse à son avantage, au point de la rendre indiscernable de son propre génie. Il possède une optique à lui, nécessairement déformante, un défaut de vision qui, loin de le déconcerter, le flatte et le stimule. Les vérités dont il se prévaut, pour dépourvues de valeur objective qu'elles soient, n'en sont pas moins vivantes, et produisent, comme telles, ce genre d'erreurs qui composent la diversité du paysage historique, étant bien entendu que l'historien, sceptique par métier, tempérament et option, se place d'emblée en dehors de la Vérité.

Cependant que les peuples occidentaux s'usaient dans leur lutte pour la liberté et, plus encore, dans la liberté acquise (rien n'épuise tant que la possession ou l'abus de la liberté), le peuple russe souffrait sans se dépenser ; car on ne se dépense que dans l'histoire, et, comme il en fut évincé, force lui fut de subir les infaillibles systèmes de despotisme qu'on lui infligea : existence obscure, végétative, qui lui permit de s'affermir, d'accroître son énergie, d'entasser des réserves, et de tirer de sa servitude le maximum de profit biologique. L'orthodoxie l'y a aidé, mais l'orthodoxie populaire, admirablement articulée pour le maintenir en dehors des événements, au rebours de l'officielle qui, elle, orientait le pouvoir vers des visées impérialistes. Double face de l'Église orthodoxe : d'une part, elle travaillait à l'assoupissement des

masses, de l'autre, auxiliaire des tsars, elle en éveillait l'ambition, et rendait possibles d'immenses conquêtes au nom d'une population passive. Heureuse passivité qui a assuré aux Russes leur prédominance actuelle, fruit de leur retard historique. Qu'elles leur soient favorables ou hostiles, toutes les entreprises de l'Europe tournent autour d'eux ; dès lors qu'elle les met au centre de ses intérêts et de ses anxiétés, elle reconnaît qu'ils la dominent virtuellement. Voilà presque réalisé un de leurs plus anciens rêves. Qu'ils y soient parvenus sous les auspices d'une idéologie de provenance étrangère, cela ajoute un supplément de paradoxe et de piquant à leur réussite. Ce qui importe en définitive, c'est que le régime, lui, soit russe, et tout à fait dans les traditions du pays. N'est-il point révélateur que la Révolution, issue en ligne directe des théories occidentalistes, se soit de plus en plus orientée vers les idées des slavophiles ? Un peuple d'ailleurs représente non pas tant une somme d'idées et de théories que d'obsessions : celles des Russes, de quelque bord soient-ils, sont toujours, sinon identiques, du moins apparentées. Un Tchaadaev qui ne trouvait aucun mérite à sa nation ou un Gogol qui la railla sans pitié y étaient aussi attachés qu'un Dostoïevski. Le plus forcené des nihilistes, Nétchaïev, fut tout aussi hanté par elle que Pobiédonostsev, procureur du Saint-Synode, réactionnaire à tous crins. Cette hantise seule compte. Le reste n'est qu'attitude.

Pour que la Russie s'accommodât d'un régime libéral, il faudrait qu'elle s'affaiblît considérablement, que sa vigueur s'exténuât ; mieux : qu'elle perdît son caractère spécifique et se dénationalisât en profondeur. Comment y réussirait-elle, avec ses ressources intérieures inentamées, et ses mille ans d'autocratie ? À supposer qu'elle y arrivât par un bond, elle se disloquerait sur-le-champ. Plus d'une nation, pour se conserver et s'épanouir, a besoin d'une certaine dose de terreur. La France elle-même n'a pu s'engager dans la démocratie qu'au moment où ses ressorts commencèrent à se relâcher, où, ne visant plus à l'hégémonie, elle s'apprêtait à devenir respectable et sage. Le premier Empire fut sa dernière folie. Après, ouverte à la liberté, elle devait en prendre péniblement l'habitude, à travers nombre de convulsions, contrairement à l'Angleterre qui, exemple déroutant, s'y était faite de longue main, sans heurts ni dangers, grâce au conformisme et à la stupidité éclairée de ses habitants (elle n'a pas, que je sache, produit un seul anarchiste).

Le temps favorise à la longue les nations enchaînées qui, amassant des forces et des illusions, vivent dans le futur, dans l'espoir ; mais qu'espérer encore dans la liberté ? ou dans le régime qui l'incarne, fait de dissipation, de quiétude et de ramollissement ? Merveille qui n'a

rien à offrir, la démocratie est tout ensemble le paradis et le tombeau d'un peuple. La vie n'a de sens que par elle ; mais elle manque de vie... Bonheur immédiat, désastre imminent, inconsistance d'un régime auquel on n'adhère pas sans s'enfermer dans un dilemme torturant.

Mieux pourvue, autrement chanceuse, la Russie n'a pas à se poser de tels problèmes, le pouvoir absolu étant pour elle, comme le remarquait déjà Karamzine, le « fondement même de son être ». Toujours aspirer à la liberté sans jamais y atteindre, n'est-ce point là sa grande supériorité sur le monde occidental, lequel hélas ! y a depuis longtemps accédé ? Elle n'a, en outre, nulle honte de son empire ; bien au contraire, elle ne songe qu'à l'étendre. Les acquisitions des autres peuples, qui, mieux qu'elle, s'est empressé d'en bénéficier ? L'œuvre de Pierre le Grand, celle même de la Révolution, participent d'un *parasitisme génial*. Et il n'est pas jusqu'aux horreurs du joug tartare qu'elle n'ait supportées ingénieusement. Si, tout en se confinant dans un isolement calculé, elle a su imiter l'Occident, elle a su encore mieux s'en faire admirer et en séduire les esprits. Les encyclopédistes s'entichèrent des entreprises de Pierre et de Catherine, tout comme les héritiers du siècle des Lumières, j'entends les hommes de gauche, devaient s'enticher de celles de Lénine et de Staline. Ce phénomène plaide pour la Russie, mais non pour les Occidentaux, qui, compliqués et ravagés à souhait, et cherchant le « progrès » ailleurs, hors d'eux-mêmes et de leurs créations, se trouvent aujourd'hui paradoxalement plus proches des personnages dostoïevskiens que ne le sont les Russes. Encore convient-il de préciser qu'ils n'évoquent que les côtés défailants de ces personnages, qu'ils n'en ont ni les lubies féroces ni la hargne virile : des « possédés » débiles à force de ratiocinations et de scrupules, rongés par des remords subtils, par mille interrogations, des martyrs du doute, éblouis et anéantis par leurs perplexités.

Chaque civilisation croit que son mode de vie est le seul bon et le seul concevable, qu'elle doit y convertir le monde ou le lui infliger ; il équivaut pour elle à une sotériologie expresse ou camouflée ; en fait, à un impérialisme élégant, mais qui cesse de l'être aussitôt qu'il s'accompagne de l'aventure militaire. On ne fonde pas un empire seulement par caprice. On assujettit les autres pour qu'ils vous imitent, pour qu'ils se modèlent sur vous, sur vos croyances et vos habitudes ; vient ensuite l'impératif pervers d'en faire des esclaves pour contempler en eux l'ébauche flatteuse ou caricaturale de soi-même. Qu'il existe une hiérarchie qualitative des empires, j'y consens : les Mongols et les Romains ne subjuguèrent pas les peuples pour les mêmes raisons et leurs conquêtes n'eurent pas le même résultat. Il

n'en demeure pas moins qu'ils étaient également experts à faire périr l'adversaire *en le réduisant à leur image*.

Qu'elle les ait provoqués ou subis, la Russie ne s'est jamais contentée de malheurs médiocres. Il en sera de même à l'avenir. Elle s'aplatira sur l'Europe par fatalité physique, par l'automatisme de sa masse, par sa vitalité surabondante et morbide si propice à la génération d'un empire (dans lequel se matérialise toujours la mégalomanie d'une nation), par cette santé qui est sienne, pleine d'imprévu, d'horreur et d'énigmes, affectée au service d'une idée messianique, rudiment et préfiguration de conquêtes. Quand les slavophiles soutenaient qu'elle devait *sauver* le monde, ils employaient un euphémisme : on ne le sauve guère sans le dominer. Pour ce qui est d'une nation, elle trouve son principe de vie en elle-même ou nulle part : comment serait-elle sauvée par une autre ? La Russie pense toujours en sécularisant et le langage et la conception des slavophiles qu'il lui revient d'assurer le salut du monde, celui de l'Occident en premier lieu, à l'égard duquel elle n'a du reste jamais éprouvé un sentiment net, mais de l'attirance et de la répulsion, de la jalousie (mélange de culte secret et d'aversion ostensible) inspirée par le spectacle d'une pourriture, enviable autant que dangereuse, dont le contact est à rechercher, mais plus encore à fuir.

Répugnant à se définir et à accepter des limites, cultivant l'équivoque en politique et en morale, et, ce qui est plus grave, en géographie, sans aucune des naïvetés inhérentes aux « civilisés » rendus opaques au réel par les excès d'une tradition rationaliste, le Russe, subtil par intuition autant que par l'expérience séculaire de la dissimulation, est peut-être un enfant historiquement, mais en aucun cas psychologiquement ; d'où sa complexité d'homme aux jeunes instincts et aux vieux secrets, d'où également les contradictions, poussées jusqu'au grotesque, de ses attitudes. Quand il se mêle d'être profond (et il y arrive sans effort), il défigure le moindre fait, la moindre idée. On dirait qu'il a la manie de la grimace monumentale. Tout est vertigineux, affreux, et insaisissable dans l'histoire de ses idées, révolutionnaires ou autres. Il est encore un incorrigible amateur d'utopies ; or, l'utopie, c'est le grotesque *en rose*, le besoin d'associer le bonheur, donc l'invraisemblable, au devenir, et de pousser une vision optimiste, aérienne, jusqu'au point où elle rejoint son point de départ : le cynisme, qu'elle voulait combattre. En somme, une féerie monstrueuse.

Que la Russie soit à même de réaliser son rêve d'un empire universel, c'est là une éventualité, mais non une certitude ; il est en revanche patent qu'elle peut conquérir et annexer toute l'Europe, et même qu'elle y procédera, ne fût-ce que pour rassurer le reste du

monde... Elle se satisfait de si peu ! Où trouver preuve plus convaincante de modestie, de modération ? Un bout de continent ! En attendant, elle le contemple du même œil dont les Mongols regardaient la Chine et les Turcs Byzance, avec cette différence toutefois qu'elle a déjà assimilé bon nombre de valeurs occidentales, alors que les hordes tartares et ottomanes n'avaient sur leur proie future qu'une supériorité toute matérielle. Il est sans doute regrettable qu'elle ne soit pas passée par la Renaissance : toutes ses inégalités viennent de là. Mais, avec son don de brûler les étapes, elle sera dans un siècle, peut-être dans moins, aussi raffinée, et aussi vulnérable, que l'est cet Occident, arrivé à un niveau de civilisation qu'on ne dépasse qu'en *descendant*. Ambition suprême de l'histoire : enregistrer les variations de ce niveau. Celui de la Russie, inférieur à celui de l'Europe, ne peut que s'élever, et elle avec lui : autant dire qu'elle est condamnée à l'ascension. À force de monter cependant, ne risque-t-elle pas, débridée qu'elle est, de perdre son équilibre, d'éclater et de se ruiner ? Avec ses âmes pétries dans les sectes et dans les steppes, elle donne une singulière impression d'espace et de renfermé, d'immensité et de suffocation, de Nord enfin, mais d'un Nord spécial, irréductible à nos analyses, marqué d'un sommeil et d'un espoir qui font frémir, d'une nuit riche en explosions, d'une aurore dont on se souviendra. Rien de la transparence et de la gratuité méditerranéennes chez ces Hyperboréens dont le passé, comme le présent, semble appartenir à une autre durée que la nôtre. Devant la fragilité et le renom de l'Occident, ils éprouvent une gêne, conséquence de leur réveil tardif et de leur vigueur inemployée : c'est le complexe d'infériorité *du fort*... Ils y échapperont, ils le surmonteront. L'unique point lumineux dans notre avenir est leur nostalgie, secrète et crispée, d'un monde délicat, aux charmes dissolvants. S'ils y accèdent (tel apparaît le sens évident de leur destin), ils se civiliseront aux dépens de leurs instincts, et, perspective réjouissante, ils connaîtront, eux aussi, le virus de la liberté.

Plus un empire s'humanise, plus s'y développent des contradictions dont il périra. D'allure composite, de structure hétérogène (à l'inverse d'une nation, réalité organique), il a besoin pour subsister du principe cohésif de la terreur. S'ouvre-t-il à la tolérance ? elle en détruira l'unité et la force, et agira sur lui comme un poison mortel qu'il se serait lui-même administré. C'est qu'elle n'est pas seulement le pseudonyme de la liberté, elle l'est aussi de l'esprit ; et l'esprit, plus néfaste encore aux empires qu'aux individus, les ronge, en compromet la solidité et en accélère l'effritement. Aussi est-il l'instrument même dont, pour les frapper, se sert une providence ironique.

Si, malgré l'arbitraire de la tentative, on s'amusait à établir en

Europe des *zones de vitalité*, on constaterait que plus on approche de l'Est plus l'instinct s'accuse et qu'il décroît au fur et à mesure que l'on se dirige vers l'Ouest. Les Russes sont loin d'en avoir l'exclusivité, bien que les nations qui le possèdent, elles aussi, appartiennent, à des degrés divers, à la sphère d'influence soviétique. Ces nations n'ont pas dit leur dernier mot, tant s'en faut ; certaines, comme la Pologne ou la Hongrie, jouèrent dans l'histoire un rôle non négligeable ; d'autres, comme la Yougoslavie, la Bulgarie et la Roumanie, ayant vécu dans l'ombre, ne connurent que des sursauts sans lendemain. Mais quel qu'ait été leur passé, et indépendamment de leur niveau de civilisation, elles disposent toutes encore d'un fonds biologique, qu'on chercherait en vain en Occident. Maltraitées, déshéritées, précipitées dans un martyre anonyme, écartelées entre le désarmement et la sédition, elles connaîtront peut-être dans l'avenir une compensation à tant d'épreuves, d'humiliations, et même à tant de lâchetés. Le *degré d'instinct* ne s'apprécie pas de l'extérieur ; pour en mesurer l'intensité, il faut avoir pratiqué ou deviné ces contrées, les seules au monde à miser encore, dans leur bel aveuglement, sur les destinées de l'Occident. Imaginons maintenant notre continent incorporé à l'empire russe, imaginons ensuite cet empire, trop vaste, se débilitant et se désagrégeant, avec, comme corollaire, l'émancipation des peuples : lesquels d'entre eux prendraient le dessus et apporteraient à l'Europe ce surcroît d'impatience et de force, sans quoi un irrémédiable engourdissement la guette ? Je n'en saurais douter : ce sont ceux que je viens de mentionner. Vu la réputation dont ils jouissent, mon affirmation paraîtra risible. Passe pour l'Europe centrale, me dira-t-on. Mais les Balkans ? Je ne veux pas les défendre, mais je ne veux pas non plus taire leurs mérites. Ce goût de la dévastation, de la pagaille intérieure, d'un univers pareil à un bordel en flammes, cette perspective sardonique sur des cataclysmes échus ou imminents, cette âcreté, ce farniente d'insomniaque ou d'assassin, est-ce donc rien qu'une si riche et si lourde hérédité, que ce legs dont bénéficient ceux qui en viennent ? Et qui, frappés d'une « âme », prouvent par cela même qu'ils conservent un résidu de sauvagerie. Insolents et désolés, ils voudraient se rouler dans la gloire, dont l'appétit est inséparable de la volonté de s'affirmer et de sombrer, du penchant vers un crépuscule *rapide*. Si leurs paroles sont virulentes, leurs accents inhumains et parfois ignobles, c'est que mille raisons les poussent à gueuler plus fort que ces civilisés qui ont épuisé leurs cris. Seuls « primitifs » en Europe, ils lui donneront peut-être une impulsion nouvelle ; c'est ce qu'elle ne manquera pas de considérer comme sa dernière humiliation. Et cependant si le Sud-Est n'était qu'horreur, pourquoi, quand on le quitte et qu'on s'achemine vers cette partie-ci du monde, ressent-on comme une chute – admirable, il est vrai – dans le vide ?

La vie en profondeur, l'existence secrète, celle de peuples qui, ayant l'immense avantage d'avoir été jusqu'ici rejetés par l'histoire, purent capitaliser des rêves, cette existence enfouie, promise aux malheurs d'une résurrection, commence au-delà de Vienne, extrémité géographique du fléchissement occidental. L'Autriche, dont l'usure confine au symbole ou au comique, préfigure le sort de l'Allemagne. Plus aucun égarement d'envergure chez les Germains, plus de mission ni de frénésie, plus rien qui les rende attachants ou odieux ! Barbares prédestinés, ils détruiraient l'Empire romain pour que l'Europe pût naître ; ils la firent, il leur revenait de la défaire ; vacillant avec eux, elle subit le contrecoup de leur épuisement. Quelque dynamisme qu'ils possèdent encore, ils n'ont plus ce qui se cache derrière toute énergie, ou ce qui la justifie. Voués à l'insignifiance, des Helvètes en herbe, à jamais hors de leur habituelle démesure, réduits à remâcher leurs vertus dégradées et leurs vices amoindris, avec, comme seul espoir, la ressource d'être une tribu quelconque, ils sont indignes de la crainte qu'ils peuvent encore inspirer : croire en eux ou les redouter, c'est leur faire un honneur qu'ils ne méritent guère. Leur échec fut la providence de la Russie. Eussent-ils abouti, qu'elle eût été écartée, pour au moins un siècle, de ses grandes visées. Mais ils ne pouvaient aboutir, car ils atteignirent au sommet de leur puissance matérielle au moment où ils n'avaient plus rien à nous proposer, où ils étaient *forts et vides*. L'heure avait déjà sonné pour d'autres. « Les Slaves ne sont-ils pas les *anciens Germains*, par rapport au monde qui s'en va ? » se demandait, vers le milieu du siècle dernier, Herzen, le plus clairvoyant et le plus déchiré des libéraux russes, esprit aux interrogations prophétiques, écœuré par son pays, déçu par l'Occident, aussi inapte à s'installer dans une patrie que dans un problème, bien qu'il aimât spéculer sur la vie des peuples, matière vague et inépuisable, passe-temps d'émigré. Les peuples cependant, à en croire un autre Russe, Soloviev, ne sont pas ce qu'ils s'imaginent être, mais ce que Dieu pense d'eux dans son éternité. J'ignore les opinions de Dieu sur Germains et Slaves ; je sais néanmoins qu'il a favorisé ces derniers, et qu'il est tout aussi vain de l'en féliciter que de l'en blâmer.

Elle est aujourd'hui tranchée la question que tant de Russes, au siècle passé, se posaient sur leur pays : « Ce colosse a-t-il été créé pour rien ? » Le colosse a bel et bien un sens, et quel sens ! Une carte idéologique révélerait qu'il s'étend au-delà de ses limites, qu'il établit ses frontières où il veut, où il lui chante, et que sa présence évoque partout, moins l'idée d'une crise, que d'une épidémie, salutaire parfois, souvent nuisible, toujours fulgurante.

L'Empire romain fut le fait d'une ville ; l'Angleterre fonda le sien pour remédier à l'exiguïté d'une île ; l'Allemagne essaya d'en ériger un

pour ne pas étouffer dans un territoire surpeuplé. Phénomène sans parallèle, la Russie devait justifier ses desseins d'expansion au nom de son immense espace. « Du moment que j'en ai assez, pourquoi ne pas en avoir *trop* ? » tel est le paradoxe implicite et de ses proclamations et de ses silences. En convertissant l'infini en catégorie politique, elle allait bouleverser le concept classique et les cadres traditionnels de l'impérialisme, et susciter à travers le monde un espoir trop grand pour ne pas dégénérer en désarroi.

Avec ses dix siècles de terreurs, de ténèbres et de promesses, elle était plus apte que quiconque à s'accorder au côté nocturne du moment historique que nous traversons. L'apocalypse lui sied à merveille, elle en a l'habitude et le goût, et s'y exerce aujourd'hui plus que jamais, puisqu'elle a visiblement changé de rythme. « Où te hâtes-tu ainsi, ô Russie ? » se demandait déjà Gogol qui avait perçu la frénésie qu'elle cachait sous son apparente immobilité. Nous savons maintenant où elle court, nous savons surtout qu'à l'image des nations au destin impérial, elle est plus impatiente de résoudre les problèmes des autres que les siens propres. C'est dire que notre carrière *dans le temps* dépend de ce qu'elle décidera ou entreprendra : elle tient notre avenir bien en main... Heureusement pour nous, le temps n'épuise pas notre substance. L'indestructible, l'ailleurs, se conçoit : en nous ? hors de nous ? Comment le savoir ? Il demeure qu'au point où en sont les choses, ne méritent intérêt que les questions de stratégie et de métaphysique, celles qui nous rivent à l'histoire et celles qui nous en arrachent : l'actualité et l'absolu, les journaux et les Évangiles... J'entrevois le jour où nous ne lirons plus que des télégrammes et des prières. Fait remarquable : plus l'immédiat nous absorbe, plus nous éprouvons le besoin d'en prendre le contre-pied, de sorte que nous vivons, à l'intérieur du même instant, dans le monde et hors du monde. Aussi bien, devant le défilé des empires, ne nous reste-t-il qu'à chercher un moyen terme entre le rictus et la sérénité.

III

À L'ÉCOLE DES TYRANS

Qui n'a pas connu la tentation d'être le premier dans la cité ne comprendra rien au jeu politique, à la volonté d'assujettir les autres pour en faire des objets, ni ne devinera les éléments dont se compose l'art du mépris. La soif de puissance, rares sont ceux qui ne l'aient éprouvée à un degré quelconque : elle nous est naturelle, et cependant, à bien la considérer, elle prend tous les caractères d'un état maladif dont nous guérissons seulement par accident ou alors par une maturation intérieure, parente de celle qui s'opéra en Charles Quint lorsque, abdiquant à Bruxelles, au faîte de sa gloire, il enseigna au monde que l'excès de lassitude pouvait susciter des scènes aussi admirables que l'excès de courage. Mais, anomalie ou merveille, le renoncement, défi à nos constantes, à notre identité, ne survient qu'à des moments exceptionnels, cas limite qui comble le philosophe et désarçonne l'historien.

Examinez-vous au moment où l'ambition vous travaille, où vous en subissez la fièvre ; disséquez ensuite vos « accès ». Vous constaterez qu'ils sont précédés de symptômes curieux, d'une chaleur spéciale, qui ne laissera pas de vous entraîner et de vous alarmer. Intoxiqué d'avenir par l'abus de l'espoir, vous vous sentez soudain responsable du présent et du futur, au cœur de la durée, chargée de vos frissons, avec laquelle, agent d'une anarchie universelle, vous rêvez d'exploser. Attentif aux événements de votre cerveau et aux vicissitudes de votre sang, tourné vers votre détraquement, vous en guettez et chérissez les signes. Source de troubles, de malaises non pareils, la folie politique, si elle submerge l'intelligence, favorise en revanche les instincts et vous plonge dans un chaos salutaire. L'idée du bien et surtout du mal que vous vous figurez pouvoir accomplir vous réjouira et vous exaltera ; et tel sera le tour de force, le prodige de vos infirmités, qu'elles vous institueront maître de tous et de tout.

Autour de vous, vous remarquerez un détraquement analogue chez ceux que ronge la même passion. Tant qu'ils en subiront l'empire, ils seront méconnaissables, en proie à une ivresse différente de toutes les autres. Jusqu'au timbre de leur voix, tout changera en eux. L'ambition est une drogue qui fait de celui qui s'y adonne un dément en puissance. Ces stigmates, cet air de bête éperdue, ces traits inquiets, et comme animés d'une extase sordide, qui ne les a pas observés sur soi

ni sur autrui demeurera étranger aux maléfices et aux bienfaits du Pouvoir, enfer tonique, synthèse de venin et de panacée.

Imaginez maintenant le processus inverse : la fièvre évanouie, vous voilà désenvoûté, normal à l'excès. Plus aucune ambition, donc plus aucun moyen d'être quelqu'un ou quelque chose ; le rien en personne, le vide incarné : des glandes et des entrailles clairvoyantes, des os détrompés, un corps envahi par la lucidité, pur de lui-même, hors du jeu, hors du temps, suspendu à un moi figé dans un savoir total *sans connaissances*. L'instant enfui, où le retrouver ? qui vous le redonnera ? Partout des frénétiques ou des ensorcelés, une foule d'anormaux que la raison a désertés pour prendre refuge auprès de vous, du seul qui ait tout compris, spectateur absolu, égaré parmi des dupes, à jamais rétif à la farce unanime. L'intervalle qui vous sépare des autres ne cessant de s'agrandir, vous en venez à vous demander si vous n'auriez pas perçu quelque réalité qui se dérobat à tous. Révélation infime ou capitale, le contenu vous en restera obscur. L'unique chose dont vous soyez certain, c'est votre accession à un équilibre inouï, promotion d'un esprit soustrait à toute complicité avec autrui. Indûment sensé, plus pondéré que tous les sages, tel vous vous apparaissez... Et si vous ressemblez pourtant aux forcenés qui vous entourent, vous sentez qu'un rien vous en distinguera à jamais ; cette sensation, ou cette illusion, fait que, si vous exécutez les mêmes actes qu'eux, vous n'y mettez pas le même entrain ni la même conviction. Tricher sera pour vous une question d'honneur, et le seul mode de vaincre vos « accès » ou d'en empêcher le retour. S'il y a fallu ni plus ni moins qu'une révélation, ou un effondrement, vous en déduirez que ceux qui n'ont point traversé une crise semblable, s'enfonceront de plus en plus dans les extravagances inhérentes à notre race.

A-t-on remarqué la symétrie ? Pour devenir homme politique, c'est-à-dire pour avoir l'étoffe d'un tyran, un dérangement mental est nécessaire ; pour cesser de l'être, un autre dérangement s'impose non moins : ne s'agirait-il pas, au fond, d'une métamorphose de notre délire des grandeurs ? Passer de la volonté d'être le premier dans la cité à celle d'y être le dernier, c'est, par une mutation de l'orgueil, substituer à une folie dynamique une folie statique, un genre insolite d'insanité, aussi insolite que le renoncement qui en procède, et qui, relevant de l'ascèse plutôt que de la politique, n'entre pas dans notre propos.

Depuis des millénaires, l'appétit de puissance s'étant éparpillé en de multiples tyrannies, petites et grandes, qui ont sévi çà et là, le moment semble venu où il doit enfin se ramasser, se concentrer, pour culminer en une seule, expression de cette soif qui a dévoré et

dévore le globe, terme de tous nos rêves de pouvoir, couronnement de nos attentes et de nos aberrations. Le troupeau humain dispersé sera réuni sous la garde d'un berger impitoyable, sorte de monstre planétaire devant lequel les nations se prosterneront, dans un effarement voisin de l'extase. L'univers agenouillé, un chapitre important de l'histoire sera clos. Puis commencera la dislocation du nouveau règne, et le retour au désordre primitif, à la vieille anarchie ; les haines et les vices étouffés resurgiront et, avec eux, les tyrans mineurs des cycles expirés. Après le grand esclavage, l'esclavage quelconque. Mais au sortir d'une servitude monumentale, ceux qui y auront survécu seront fiers de leur honte et de leur peur, et, victimes hors ligne, en célébreront le souvenir.

Dürer est mon prophète. Plus je contemple le défilé des siècles, plus je me persuade que l'unique image susceptible d'en révéler le sens est celle des *Cavaliers de l'Apocalypse*. Les temps n'avancent qu'en piétinant, qu'en écrasant les foules ; les faibles périront, non moins que les forts, et même ces cavaliers, sauf *un*. C'est pour lui, pour sa terrible renommée, qu'ont pâti et hurlé les âges. Je le vois grandir à l'horizon, je perçois déjà nos gémissements, j'entends même nos cris. Et la nuit qui descendra dans nos os n'y apportera pas la paix, comme elle le fit au Psalmiste, mais l'épouvante.

À la juger d'après les tyrans qu'elle a produits, notre époque aura été tout, sauf médiocre. Pour en retrouver de pareils, il faudrait remonter à l'Empire romain ou aux invasions mongoles. Bien plus qu'à Staline, c'est à Hitler que revient le mérite d'avoir donné le ton au siècle. Il est important, moins par lui-même que par ce qu'il annonce, ébauche de notre avenir, héraut d'un sombre avènement et d'une hystérie cosmique, précurseur de ce despote à l'échelle des continents, qui réussira l'unification du monde par la science, destinée, non point à nous délivrer, mais à nous asservir. Cela, on l'a su autrefois ; on le saura de nouveau un jour. Nous sommes nés pour exister, non pour connaître ; pour être, non pour nous affirmer. Le savoir, ayant irrité et stimulé notre appétit de puissance, il nous conduira inexorablement à notre perte. La Genèse a mieux perçu notre condition que n'ont fait nos rêves et nos systèmes.

Ce que nous avons appris par nous-mêmes, n'importe quelle connaissance extraite de notre propre fonds, nous devrons l'expier par un supplément de déséquilibre. Fruit d'un désordre intime, d'une maladie définie ou diffuse, d'un trouble à la racine de notre existence, le savoir altère l'économie d'un être. Chacun doit payer pour la moindre atteinte qu'il porte à un univers créé pour l'indifférence et la stagnation ; tôt ou tard, il se repentira de ne l'avoir pas laissé intact. Cela est vrai de la connaissance, cela est plus vrai encore de

l'ambition, car empiéter sur autrui entraîne des conséquences plus graves et plus immédiates qu'empiéter sur le mystère ou simplement sur la matière. On commence par faire trembler les autres, mais les autres finissent par vous communiquer leurs terreurs. C'est pourquoi les tyrans vivent, eux aussi, dans l'épouvante. Celle que connaîtra notre maître futur sera sans doute rehaussée d'un bonheur sinistre, tel que personne n'en a éprouvé de semblable, à la mesure du solitaire par excellence, dressé en face de toute l'humanité, pareil à un dieu trônant dans la frayeur, dans une panique omnipotente, sans commencement ni fin, cumulant l'acrimonie d'un Prométhée et l'outrecuidance d'un Jéhovah, scandale pour l'imagination et pour la pensée, défi et à la mythologie et à la théologie.

Après des monstres cantonnés dans une cité, un royaume ou un empire, il est naturel qu'il en paraisse de plus puissants, à la faveur d'un désastre, de la liquidation des nations et de nos libertés. Cadre où nous accomplissons le contraire de nos aspirations, où nous les défigurons sans cesse, l'Histoire n'est assurément pas d'essence angélique. À la considérer, nous ne concevons plus qu'un désir : promouvoir l'aigreur à la dignité d'une gnose.

Tous les hommes sont plus ou moins envieux ; les hommes politiques le sont absolument. On n'en devient un que dans la mesure où l'on ne supporte personne à côté ou au-dessus de soi. Se lancer dans une entreprise, n'importe laquelle, même la plus insignifiante, c'est sacrifier à l'envie, prérogative suprême des vivants, loi et ressort des actes. Quand elle vous quitte, vous n'êtes plus qu'un insecte, un rien, une ombre. Et un malade. Que si elle vous soutient, elle remédie aux défaillances de l'orgueil, veille sur vos intérêts, triomphe de l'apathie, opère plus d'un miracle. N'est-ce point étrange qu'aucune thérapeutique ni aucune morale n'en ait préconisé les bienfaits, alors que, plus charitable que la providence, elle précède nos pas pour les diriger ? Malheur à celui qui l'ignore, la néglige ou s'y dérobe ! Il se dérobe du même coup aux suites du péché originel, au besoin d'agir, de créer et de détruire. Incapable d'être jaloux des autres, que chercherait-il parmi eux ? Un destin d'épave le guette. Pour le sauver, il faudrait le forcer à se modeler sur les tyrans, à tirer profit de leurs outrances et de leurs méfaits. C'est d'eux, et non des sages, qu'il apprendra comment reprendre goût aux choses, comment vivre, comment se dégrader. Qu'il remonte vers le péché, qu'il réintègre la chute, s'il veut participer lui aussi à l'avilissement général, à cette euphorie de la damnation où sont plongées les créatures. Y parviendra-t-il ? Rien de moins certain, car des tyrans il n'imité que la solitude. Plaignons-le, ayons pitié d'un misérable qui, ne daignant

entretenir ses vices ni rivaliser avec personne, demeure en deçà de lui-même et au-dessous de tous.

Si les actes sont fruits de l'envie, on comprendra pourquoi la lutte politique, dans son expression ultime, se ramène aux calculs et aux manèges propres à assurer l'élimination de nos émules ou de nos ennemis. Voulez-vous frapper juste ? commencez par liquider ceux qui, pensant selon vos catégories et vos préjugés, et, ayant parcouru à vos côtés le même chemin, rêvent nécessairement de vous supplanter ou de vous abattre. Ce sont les plus dangereux de vos rivaux ; bornez-vous à eux, les autres peuvent attendre. M'emparerais-je du pouvoir que mon premier soin serait de faire disparaître tous mes amis. Procéder autrement, c'est gâcher le métier, c'est discréditer la tyrannie. Hitler, très compétent en la matière, fit montre de sagesse en se débarrassant de Roehm, seul homme qu'il tutoyât, et d'une bonne partie de ses premiers compagnons. Staline, de son côté, ne fut pas moins à la hauteur, témoin les procès de Moscou.

Tant qu'un conquérant réussit, tant qu'il avance, il peut se permettre n'importe quel forfait ; l'opinion l'absout ; dès que la fortune l'abandonne, la moindre erreur se tourne contre lui. Tout dépend du *moment* où l'on tue : le crime en pleine gloire consolide l'autorité par la peur sacrée qu'il inspire. L'art de se faire redouter et respecter équivaut au sens de l'opportunité. Mussolini, le type même du despote malhabile ou malchanceux, devint cruel lorsque son échec était manifeste et son prestige terni : quelques mois de vengeances inopportunes annulèrent le labeur de vingt ans. Napoléon fut autrement perspicace : eût-il fait exécuter plus tard le duc d'Enghien, après la campagne de Russie par exemple, qu'il eût laissé le souvenir d'un bourreau ; au lieu que maintenant ce meurtre n'apparaît sur sa mémoire que comme une tache et rien de plus.

Si, à la limite, on peut gouverner sans crimes, on ne le peut en aucun cas sans injustices. Il s'agit néanmoins de doser les uns et les autres, de les commettre seulement par à-coups. Pour qu'on vous les pardonne, vous devez savoir feindre la colère ou la folie, donner l'impression d'être sanguinaire par inadvertance, poursuivre des combinaisons affreuses sous des dehors débonnaires. Le pouvoir absolu n'est pas chose aisée : seuls s'y distinguent les cabotins ou les assassins de grand format. Il n'y a rien de plus admirable humainement et de plus lamentable historiquement qu'un tyran démoralisé par ses scrupules.

« Et le peuple ? » dira-t-on. Le penseur ou l'historien qui emploie ce mot sans ironie se disqualifie. Le « peuple », on sait trop bien à quoi il est destiné : subir les événements, et les fantaisies des gouvernants, en se prêtant à des desseins qui l'infirmement et l'accablent. Toute

expérience politique, si « avancée » fût-elle, se déroule à ses dépens, se dirige contre lui : il porte les stigmates de l'esclavage par arrêt divin ou diabolique. Inutile de s'apitoyer sur lui : sa cause est sans ressource. Nations et empires se forment par sa complaisance aux iniquités dont il est l'objet. Point de chef d'État, ni de conquérant qui ne le méprise ; mais il accepte ce mépris, et en vit. Cesserait-il d'être veule ou victime, faillirait-il à ses destinées, que la société s'évanouirait, et, avec elle, l'histoire tout court. Ne soyons pas trop optimistes : rien en lui ne permet d'envisager une si belle éventualité. Tel qu'il est, il représente une invitation au despotisme. Il supporte ses épreuves, parfois il les sollicite, et ne se révolte contre elles que pour courir vers de nouvelles, plus atroces que les anciennes. La révolution étant son seul luxe, il s'y précipite, non pas tant pour en retirer quelques bénéfices ou améliorer son sort, que pour acquérir lui aussi le droit d'être insolent, avantage qui le console de ses déconvenues habituelles, mais qu'il perd aussitôt qu'on abolit les privilèges du désordre. Aucun régime n'assurant son salut, il s'accommode de tous et d'aucun. Et, depuis le Déluge jusqu'au Jugement, tout ce à quoi il peut prétendre, c'est de remplir honnêtement sa mission de vaincu.

Pour en revenir à nos amis, outre la raison invoquée pour les faire disparaître, il en existe une autre : ils connaissent trop nos limites et nos défauts (l'amitié se réduit à cela et à rien de plus) pour entretenir la moindre illusion sur nos mérites. Hostiles, de plus, à notre promotion au rang d'idole, à quoi l'opinion, elle, serait toute disposée, préposés à la sauvegarde de notre médiocrité, de nos dimensions *réelles*, ils dégonflent le mythe que nous aimerions créer à notre propre sujet, nous fixent à notre figure exacte, dénoncent la fausse image que nous avons de nous-même. Et quand ils nous dispensent quelques éloges, ils y mettent tant de sous-entendus et de subtilités, que leur flatterie, à force de circonspection, équivaut à une insulte. Ce qu'ils souhaitent en secret c'est notre affaissement, notre humiliation et notre ruine. Assimilant notre réussite à une usurpation, ils réservent toute leur clairvoyance à l'examen de nos pensées et de nos gestes pour en publier le vide, et ne deviennent cléments que lorsque nous commençons à descendre la pente. Si vif est leur empressement au spectacle de notre dégringolade, qu'ils nous aiment alors tout de bon, s'attendrissent sur nos misères, fuient les leurs pour partager les nôtres et s'en repaître. Pendant notre élévation, ils nous scrutaient sans pitié, ils étaient *objectifs* ; maintenant, ils peuvent se permettre l'élégance de nous voir autres que nous ne sommes et de nous pardonner nos anciens succès, persuadés qu'ils sont que nous n'en aurons pas de nouveaux. Et telle est leur faiblesse pour nous qu'ils dépensent le plus clair de leur temps à se pencher sur nos difformités et à s'extasier sur nos carences. La grande erreur de César fut de ne pas se méfier des

siens, de ceux qui, l'observant de près, ne pouvaient admettre qu'il se réclamât d'une ascendance divine ; ils refusèrent de le déifier ; la foule y consentit, mais la foule consent à tout. S'il se fût défait d'eux, au lieu d'une mort sans faste, il eût connu une apothéose prolongée, superbe déliquescence à la mesure d'un vrai dieu. Malgré sa sagacité, il avait des naïvetés, il ignorait que nos intimes sont les pires ennemis de notre *statue*.

Dans une république, paradis de la débilité, l'homme politique est un tyranneau qui se soumet aux lois ; mais une forte personnalité ne les respecte pas, ou plutôt ne respecte que celles dont elle est l'auteur. Experte dans l'inqualifiable, elle regarde l'ultimatum comme l'honneur et le sommet de sa carrière. Être à même d'en envoyer un, ou plusieurs, comporte à coup sûr une volupté auprès de laquelle toutes les autres ne sont que simagrées. Je ne conçois pas qu'on puisse prétendre à la direction des affaires si l'on n'aspire pas à cette provocation sans parallèle, la plus insolente qui soit, et plus exécrationnable encore que l'agression dont elle est ordinairement suivie. « De combien d'ultimatums est-il coupable ? » devrait être la question qu'on se pose au sujet d'un chef d'État. N'en a-t-il aucun à son actif ? L'histoire le dédaigne, elle qui ne s'anime qu'au chapitre de l'horrible, et s'ennuie à celui de la tolérance, du libéralisme, régime où les tempéraments s'étiolent et où les plus virulents ont, au mieux, l'air de conspirateurs édulcorés. Je plains ceux qui n'ont jamais conçu un rêve de domination démesuré, ni senti en eux tourbillonner les temps. Cette époque où Ahriman était mon principe et mon dieu, où, irrassasié de barbarie, j'écoutais en moi les hordes déferler et y susciter de douces catastrophes ! J'ai beau avoir sombré maintenant dans la modestie, je n'en conserve pas moins un faible pour les tyrans que je préfère toujours aux rédempteurs et aux prophètes ; je les préfère parce qu'ils ne se dissimulent pas sous des formules, parce que leur prestige est équivoque, leur soif autodestructrice, alors que les autres, possédés d'une ambition sans bornes, en déguisent les visées sous des préceptes trompeurs, se détournent du citoyen pour régner sur des consciences, pour s'en emparer, s'y implanter, y créer des ravages durables, sans encourir le reproche, pourtant mérité, d'indiscrétion ou de sadisme. Auprès du pouvoir d'un Bouddha, d'un Jésus ou d'un Mahomet, que vaut celui des conquérants ? Renoncez à l'idée de gloire, si vous n'êtes pas tentés de fonder une religion ! Quoique, dans le secteur, les places soient prises, et bien prises, les hommes ne se résignent pas si vite : les chefs de secte, que sont-ils, sinon des fondateurs de religion au second degré ? À n'envisager que l'efficacité, un Calvin ou un Luther, pour avoir déclenché des conflits aujourd'hui encore non résolus, éclipsent un Charles Quint ou un Philippe II. Le césarisme spirituel est plus raffiné et plus riche en bouleversements que le césarisme proprement

dit : si vous voulez laisser un nom, attachez-le à une Église plutôt qu'à un empire. Vous aurez ainsi des néophytes inféodés à votre sort ou à vos lubies, des fidèles que vous pourrez sauver ou maltraiter à votre guise.

Les meneurs d'une secte ne reculent devant rien, car leurs scrupules mêmes font partie de leur tactique. Mais sans aller jusqu'aux sectes, cas extrême, vouloir simplement instituer un ordre religieux vaut mieux, au niveau de l'ambition, que régenter une cité ou s'assurer des conquêtes par les armes. S'insinuer dans les esprits, se rendre maître de leurs secrets, les dépouiller en quelque sorte d'eux-mêmes, de leur unicité, leur enlever jusqu'au privilège, jugé inviolable, du « for intérieur », quel tyran, quel conquérant a visé si haut ? Toujours la stratégie religieuse sera plus subtile, et plus suspecte, que la stratégie politique. Que l'on compare les *Exercices spirituels*, si malins sous leur allure détachée, à la franchise nue du *Prince*, et on mesurera la distance qui sépare les astuces du confessionnal de celles d'une chancellerie ou d'un trône.

Plus l'appétit de puissance s'exaspère chez les chefs spirituels, plus ils s'emploient, non sans raison, à le freiner chez autrui. N'importe qui d'entre nous, livré à lui-même, occuperait l'espace, l'air même et s'en estimerait le propriétaire. Une société qui se voudrait parfaite devrait mettre à la mode la camisole de force ou la rendre obligatoire. Car l'homme ne bouge que pour faire le mal. Les religions, s'évertuant à le guérir de la hantise du pouvoir et à donner une direction non politique à ses aspirations, rejoignent les régimes d'autorité, puisque, tout comme eux, bien qu'avec d'autres méthodes, elles veulent le dompter, mater sa nature, sa mégalomanie native. Ce qui consolida leur crédit, ce par quoi elles triomphèrent jusqu'ici de nos penchants, j'entends l'élément ascétique, c'est précisément ce qui a cessé d'avoir prise sur nous. Un affranchissement périlleux devait en résulter ; ingouvernables dans tous les sens, pleinement émancipés, dégagés de nos chaînes et de nos superstitions, nous sommes mûrs pour les remèdes de la terreur. Qui aspire à la liberté complète n'y parvient que pour retourner à son point de départ, à son asservissement initial. D'où la vulnérabilité des sociétés évoluées, masses amorphes, sans idoles ni idéaux, dangereusement démunies de fanatisme, dépourvues de liens organiques, et si désarmées au milieu de leurs caprices ou de leurs convulsions, qu'elles escomptent – et c'est l'unique rêve dont elles soient encore capables – la sécurité et les dogmes du joug. Inaptes à assumer plus longtemps la responsabilité de leurs destinées, elles conspirent, plus encore que les sociétés grossières, à l'avènement du despotisme, afin qu'il les délivre des derniers restes d'un appétit de puissance surmené, vide et inutilement obsédant.

Un monde sans tyrans serait aussi ennuyeux qu'un jardin zoologique sans hyènes. Le maître que nous attendons dans l'effroi sera justement un amateur de pourriture, en présence duquel nous ferons tous figure de charognes. Qu'il vienne nous renifler, qu'il se roule dans nos exhalaisons ! Déjà, une nouvelle odeur plane sur l'univers.

Pour ne pas céder à la tentation politique, il faut se surveiller à chaque instant. Comment y réussir, singulièrement dans un régime démocratique, dont le vice essentiel est de permettre au premier venu de viser au pouvoir et de donner libre carrière à ses ambitions ? Il en résulte un pullulement de fanfarons, de discutailleurs sans destin, fous quelconques que la fatalité refuse de marquer, inhabiles à la vraie frénésie, impropres et au triomphe et à l'effondrement. C'est leur nullité cependant qui permet et assure nos libertés, que menacent les personnalités d'exception. Une république qui se respecte devrait s'affoler à l'apparition d'un grand homme, le bannir de son sein, ou du moins empêcher que ne se crée une légende autour de lui. Y répugne-t-elle ? C'est qu'éblouie par son fléau, elle ne croit plus à ses institutions ni à ses raisons d'être. Elle s'embrouille dans ses lois, et ses lois, qui protègent son ennemi, la disposent et l'engagent à la démission. Succombant sous les excès de sa tolérance, elle ménage l'adversaire qui ne la ménagera pas, autorise les mythes qui la sapent et la détruisent, se laisse prendre aux suavités de son bourreau. Mérite-t-elle de subsister, quand ses principes mêmes l'invitent à disparaître ? Paradoxe tragique de la liberté : les médiocres, qui seuls en rendent l'exercice possible, ne sauraient en garantir la durée. Nous devons tout à leur insignifiance et nous perdons tout par elle. Ainsi sont-ils toujours au-dessous de leur tâche. C'est cette médiocrité que je haïssais au temps où j'aimais sans réserve les tyrans, dont on ne dira jamais assez qu'ils ont, au rebours de leur caricature (tout démocrate est un tyran d'opérette), un destin, *trop* de destin même. Et si je leur vouais un culte c'est que, ayant l'instinct du commandement, ils ne s'abaissent pas au dialogue, ni aux arguments : ils ordonnent, décrètent, sans condescendre à justifier leurs actes ; d'où leur cynisme, que je mettais au-dessus de toutes les vertus et de tous les vices, marque de supériorité, voire de noblesse, qui, à mes yeux, les isolait du reste des mortels. Ne pouvant me rendre digne d'eux par le geste, j'espérais y arriver par le mot, par la pratique du sophisme et de l'énormité : être aussi odieux avec les moyens de l'esprit qu'ils étaient, eux, avec ceux du pouvoir, dévaster par la parole, faire sauter le verbe et le monde avec lui, éclater avec l'un et l'autre, et m'effondrer enfin sous leurs débris ! Maintenant, frustré de ces extravagances, de tout ce qui rehaussait mes jours, j'en suis à rêver d'une cité, merveille de

modération, dirigée par une équipe d'octogénaires un tantinet gâteux, d'une aménité machinale, assez lucides encore pour faire bon usage de leurs décrépitudes, exempts de désirs, de regrets, de doutes, et si soucieux de l'équilibre général et du bien public qu'ils regarderaient le sourire lui-même comme un signe de dérèglement ou de subversion. Et telle est à présent ma déchéance que les démocrates eux-mêmes me semblent trop ambitieux et trop délirants. Je serais néanmoins leur complice si leur haine de la tyrannie était pure ; mais ils ne l'abominent que parce qu'elle les relègue dans la vie privée, et les accule à leur néant. Le seul ordre de grandeur auquel ils puissent atteindre est celui de l'échec. Liquider leur sied bien, ils s'y complaisent, et quand ils y excellent ils méritent notre respect. En ligne générale, pour mener un État à la ruine, il y faut un certain entraînement, des dispositions spéciales, voire des talents. Mais il peut se faire que les circonstances s'y prêtent ; la tâche est alors aisée, comme le prouve l'exemple des pays en déclin, dépourvus de ressources intérieures, tombés en proie à l'insoluble, aux déchirements, au jeu d'opinions et de tendances contradictoires. Tel fut le cas de la Grèce antique. Puisque nous venons de parler d'échec, le sien fut parfait : on dirait qu'elle y travailla pour le proposer comme modèle, et pour décourager la postérité de s'y essayer. À partir du III^e siècle avant J.C., sa substance dilapidée, ses idoles chancelantes, sa vie politique écartelée entre le parti macédonien et le parti romain, elle dut, pour résoudre ses crises, pour remédier à la malédiction de ses libertés, recourir à la domination étrangère, accepter pendant plus de cinq cents ans le joug de Rome, y étant poussée par le degré même de raffinement et de gangrène où elle était parvenue. Le polythéisme réduit à un amas de fables, elle allait perdre son génie religieux et, avec lui, son génie politique, deux réalités indissolublement liées : mettre en cause ses dieux, c'est mettre en cause la cité à laquelle ils président. Elle ne put leur survivre, pas plus que Rome ne devait survivre aux siens. Qu'elle ait perdu, avec son instinct religieux, son instinct politique, il suffit pour s'en convaincre de regarder ses réactions pendant les guerres civiles : toujours du mauvais côté, se ralliant à Pompée contre César, à Brutus contre Octave et Antoine, à Antoine contre Octave, elle épousa régulièrement la malchance, comme si, dans la continuité du fiasco, elle eût trouvé une garantie de stabilité, le réconfort et la commodité de l'irréparable. Les nations lasses de leurs dieux ou dont les dieux mêmes sont las, plus elles seront policées, plus facilement elles risquent de succomber. Le citoyen s'affine aux dépens des institutions ; cessant d'y croire, il ne peut plus les défendre. Quand les Romains, au contact des Grecs, finirent par se dégrossir, donc par s'affaiblir, les jours de la république étaient comptés. Ils se résignèrent à la dictature, ils l'appelaient peut-

être en secret : point de Rubicon sans les complicités d'une fatigue collective.

Le principe de mort, inhérent à tous les régimes, est plus perceptible dans les républiques que dans les dictatures : les premières le proclament et l'affichent, les secondes le dissimulent et le nient. Il n'empêche que ces dernières, grâce à leurs méthodes, parviennent à s'assurer une durée plus longue et surtout plus *étouffée* : elles sollicitent, elles cultivent l'événement, tandis que les autres s'en passent volontiers, la liberté étant un état d'absence, absence susceptible de... dégénérer lorsque les citoyens, épuisés par la corvée d'être soi, n'aspirent plus qu'à s'humilier et à se démettre, qu'à satisfaire leur nostalgie de la servitude. Rien de plus affligeant que l'exténuation et la déconfiture d'une république : il faudrait en parler sur le ton de l'élégie ou de l'épigramme, ou, bien mieux, sur celui de *l'Esprit des lois* : « Quand Sylla voulut rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir ; elle n'avait plus qu'un faible reste de vertu ; et, comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Caius, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave : tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie. » – C'est que la tyrannie précisément, on peut y prendre goût, car il arrive à l'homme d'aimer mieux croupir dans la peur que d'affronter l'angoisse d'être lui-même. Le phénomène généralisé, les césars paraissent : comment les incriminer, quand ils répondent aux exigences de notre misère et aux implorations de notre couardise ? Ils méritent même qu'on les admire : ils courent vers l'assassinat, y songent sans arrêt, en acceptent l'horreur et l'ignominie, et y vouent leurs pensées au point d'en oublier le suicide et l'exil, formules moins spectaculaires, mais plus douces et plus agréables. Ayant opté pour le plus difficile, ils ne peuvent prospérer qu'en des temps incertains, pour y entretenir le chaos ou pour le juguler. L'époque propice à leur essor coïncide avec la fin d'un cycle de civilisation. Cela est évident pour le monde antique, cela le sera non moins pour le monde moderne qui va en droiture vers une tyrannie autrement considérable que celle qui sévissait aux premiers siècles de notre ère. La plus élémentaire méditation sur le processus historique dont nous sommes l'aboutissement révèle que le césarisme sera le mode selon lequel s'accomplira le sacrifice de nos libertés. Si les continents doivent être soudés, unifiés, y pourvoira la force, et non la persuasion ; comme l'Empire romain, l'empire à venir sera forgé par le glaive, et s'établira avec notre concours à tous, puisque nos terreurs mêmes le réclament. Si l'on m'opposait que je divague, je répondrais qu'il est possible en effet que j'anticipe hâtivement. Les dates ne comptent guère. Les premiers chrétiens attendaient la fin du monde d'un instant à l'autre ; ils se sont trompés de quelques millénaires seulement... Dans un tout

autre ordre d'attente, je puis me tromper moi aussi ; mais enfin on ne soupèse ni on ne prouve une vision : celle que j'ai de la tyrannie future s'impose à moi avec une évidence si décisive qu'il me semblerait déshonorant de vouloir en démontrer le bien-fondé. C'est une certitude qui participe ensemble du frisson et de l'axiome. J'y adhère avec l'emportement d'un convulsionnaire et l'assurance d'un géomètre. Non, je ne divague pas, ni ne me trompe. Et je ne pourrais même pas dire, avec Keats, que « le sentiment de l'ombre m'envahit ». Une lumière m'assaille plutôt, précise et intolérable, qui ne me fait point envisager la fin du monde, ce serait là divaguer, mais celle d'un style de civilisation et d'un mode d'être. Pour me borner à l'immédiat, et plus spécialement à l'Europe, il m'apparaît, avec une dernière netteté, que l'unité ne s'en formera pas, comme d'aucuns le pensent, par accord et délibération, mais par la violence, selon les lois qui régissent la constitution des empires. Ces vieilles nations, empêtrées dans leurs jalousies et leurs obsessions provinciales, pour qu'elles y renoncent et s'en émancipent, il faudra qu'une main de fer les y contraigne, car jamais elles n'y consentiront de leur propre gré. Une fois asservies, communiant dans l'humiliation et la défaite, elles pourront se vouer à une œuvre supranationale, sous l'œil vigilant et ricanant de leur nouveau maître. Leur servitude sera brillante, elles la soigneront avec empressement et délicatesse, non sans y user les derniers restes de leur génie. Elles paieront cher l'éclat de leur esclavage.

Ainsi l'Europe, devançant les temps, donnera-t-elle, comme toujours, l'exemple au monde, et s'illustrera-t-elle dans son emploi de protagoniste et de victime. Sa mission a consisté à préfigurer les épreuves des autres, à souffrir pour eux et avant eux, à leur offrir ses propres convulsions en modèle, pour qu'ils soient dispensés d'en inventer d'originales, de personnelles. Plus elle se dépensait pour eux, plus elle se tourmentait et s'agitait, mieux ils vivaient en parasites de ses affres et en héritiers de ses révoltes. À l'avenir encore, ils se tourneront vers elle, jusqu'au jour où, épuisée, elle ne pourra plus leur léguer que des déchets.

IV

ODYSSÉE DE LA RANCUNE

Nous employons le plus clair de nos veilles à dépecer en pensée nos ennemis, à leur arracher les yeux et les entrailles, à presser et vider leurs veines, à piétiner et broyer chacun de leurs organes, tout en leur laissant par charité la jouissance de leur squelette. Cette concession faite, nous nous calmons, et, recrus de fatigue, glissons dans le sommeil. Repos bien gagné après tant d'acharnement et de minutie. Nous devons du reste récupérer des forces pour pouvoir la nuit suivante recommencer l'opération, nous remettre à une besogne qui découragerait un Hercule boucher. Décidément, avoir des ennemis n'est pas une sinécure.

Le programme de nos nuits serait moins chargé si, de jour, il nous était loisible de donner libre carrière à nos mauvais penchants. Pour atteindre non pas tant au bonheur qu'à l'équilibre, il nous faudrait liquider un bon nombre de nos semblables, pratiquer quotidiennement le massacre, à l'exemple de nos très chanceux et très lointains ancêtres. Pas si chanceux, objectera-t-on, la faible densité démographique à l'époque des cavernes ne leur permettant guère de s'entr'égorger tout le temps. Soit ! Mais ils avaient des compensations, ils étaient mieux lotis que nous : en allant chasser à n'importe quelle heure de la journée, en se ruant sur les bêtes sauvages, c'était encore des congénères qu'ils abattaient. Familiers du sang, ils pouvaient sans peine apaiser leur frénésie ; nul besoin pour eux de dissimuler et de différer leurs desseins meurtriers, au rebours de nous autres, condamnés à surveiller et refréner notre férocité, à la laisser souffrir et gémir en nous, acculés que nous sommes à la temporisation, à la nécessité de retarder nos vengeances ou d'y renoncer.

Ne point se venger c'est s'enchaîner à l'idée de pardon, c'est s'y enfoncer, s'y enliser, c'est se rendre impur par la haine qu'on étouffe en soi. L'ennemi épargné nous obsède et nous trouble, singulièrement quand nous avons *résolu* de ne plus l'exécrer. Aussi bien ne lui pardonnons-nous tout de bon que si nous avons contribué ou assisté à sa chute, s'il nous offre le spectacle d'une fin ignominieuse ou, réconciliation suprême, si nous contempons son cadavre. Honneur rare, à la vérité ; mieux vaut n'y pas compter. Car l'ennemi n'est jamais à terre ; toujours debout et triomphant, c'est sa qualité première de se dresser en face de nous et d'opposer à nos ricanements

timides son sarcasme épanoui.

Rien ne rend plus malheureux que le devoir de résister à son fonds primitif, à l'appel de ses origines. Il en résulte ces tourments de civilisé réduit au sourire, attelé à la politesse et à la duplicité, incapable d'anéantir l'adversaire autrement qu'en propos, voué à la calomnie et comme désespéré d'avoir à tuer sans agir, par la seule vertu du mot, ce poignard invisible. Les voies de la cruauté sont diverses. Suppléant à la jungle, la conversation permet à notre bestialité de se dépenser sans dommage immédiat pour nos semblables. Si, par le caprice d'une puissance maléfique, nous perdions l'usage de la parole, plus personne ne serait en sécurité. Le besoin de meurtre, inscrit dans notre sang, nous avons réussi à le faire passer dans nos pensées : cette acrobatie seule explique la possibilité, et la permanence, de la société. Faut-il en conclure que nous arrivons à triompher de notre corruption native, de nos talents homicides ? Ce serait se méprendre sur les capacités du verbe et en exagérer les prestiges. La cruauté dont on a hérité, dont on dispose, ne se laisse pas dompter si aisément ; tant qu'on ne s'y livre pas tout à fait et qu'on ne l'a pas épuisée, on la conserve au plus secret de soi, on ne s'en émancipe guère. L'assassin caractérisé médite son forfait, le prépare, l'accomplit, et, en l'accomplissant, se libère pour un temps de ses impulsions ; en échange celui qui ne tue pas parce qu'il ne peut tuer, bien qu'il en ressente l'envie, l'assassin irréalisé, velléitaire et élégiaque du carnage, commet en esprit un nombre illimité de crimes, et se morfond et souffre beaucoup plus que l'autre puisqu'il traîne le regret de toutes les abominations qu'il ne sut perpétrer. De la même façon, celui qui n'ose se venger envenime ses jours, maudit ses scrupules et cet acte contre nature qu'est le pardon. Sans doute la vengeance n'est-elle pas toujours douce : une fois exécutée, on se sent *inférieur* à la victime, ou on s'embrouille dans les subtilités du remords ; elle a donc son venin elle aussi, bien qu'elle soit plus conforme à ce qu'on est, à ce qu'on éprouve, à la loi propre de chacun ; elle est également plus *saine* que la magnanimité. Les Furies étaient réputées antérieures aux dieux, Jupiter compris. La Vengeance précédant la Divinité ! C'est là l'intuition majeure de la mythologie antique.

Ceux qui, soit impuissance, manque d'occasion, ou générosité théâtrale, n'ont pas réagi aux manœuvres de leurs ennemis, portent sur leurs figures le stigmate des colères enfouies, les traces de l'affront et de l'opprobre, le déshonneur d'avoir pardonné. Les gifles qu'ils n'auront pas données se retournent contre eux et viennent en masse frapper leur visage et illustrer leur lâcheté. Égarés et obsédés, repliés sur leur honte, saturés d'aigreur, rebelles aux autres et à eux-mêmes, aussi rentrés que prêts à éclater, on dirait qu'ils fournissent un effort

surhumain pour écarter d'eux une menace de convulsion. Plus leur impatience est grande, plus ils doivent la déguiser, et, lorsqu'ils n'y parviennent pas, ils explosent enfin, mais inutilement, stupidement, car c'est dans le ridicule qu'ils sombrent, à l'égal de ceux qui, pour avoir accumulé trop de bile et de silence, perdent au moment décisif tous leurs moyens devant leurs ennemis et s'en montrent indignes. Leur échec fera encore croître leur rancœur, et chaque expérience, si insignifiante soit-elle, équivaldra pour eux à un supplément de fiel.

On ne s'adoucit, on ne devient *bon* qu'en détruisant le meilleur de sa nature, qu'en soumettant son corps à la discipline de l'anémie et son esprit à celle de l'oubli. Tant que l'on garde ne serait-ce qu'une ombre de mémoire, le pardon se ramène à une lutte avec ses instincts, à une agression contre son propre moi. Ce sont nos vilenies qui nous accordent à nous-mêmes, assurent notre continuité, nous relient à notre passé, excitent nos puissances d'évocation ; de même, nous n'avons d'imagination que dans l'attente du malheur des autres, dans les transports de l'écœurement, dans cette disposition qui nous pousse, sinon à commettre des infamies, du moins à les rêver. Comment en serait-il autrement sur une planète où la chair se propage avec l'impudeur d'un fléau ? Où que l'on se dirige, on bute sur de l'humain, repoussante ubiquité devant laquelle on tombe dans la stupeur et la révolte, dans une hébétude *en feu*. Jadis, lorsque l'espace était moins encombré, moins infesté d'hommes, des sectes, indubitablement inspirées par une force bénéfique, préconisaient et pratiquaient la castration ; par un paradoxe infernal, elles se sont effacées au moment même où leur doctrine eût été plus opportune et plus salutaire que jamais. Maniaques de la procréation, bipèdes aux visages démonétisés, nous avons perdu tout attrait les uns pour les autres, et c'est seulement sur une terre à demi déserte, peuplée tout au plus de quelques milliers d'habitants, que nos physionomies pourraient retrouver leur ancien prestige. La multiplication de nos semblables confine à l'immonde ; le devoir de les aimer, au saugrenu. Il n'empêche que toutes nos pensées sont contaminées par la présence de l'humain, qu'elles *sentent* l'humain, et qu'elles n'arrivent pas à s'en dégager. De quelle vérité seraient-elles susceptibles, à quelle révélation pourraient-elles se hausser, quand cette pestilence asphyxie l'esprit et le rend impropre à considérer autre chose que l'animal pernicieux et fétide dont il subit les émanations ? Celui qui est trop faible pour déclarer la guerre à l'homme ne devrait jamais oublier, dans ses moments de ferveur, de prier pour l'avènement d'un second déluge, plus radical que le premier. La connaissance ruine l'amour : à mesure que nous pénétrons nos propres secrets, nous détestons nos semblables, précisément parce qu'ils nous ressemblent. Quand on n'a plus d'illusions sur soi, on n'en garde pas sur autrui ; l'innommable que l'on décèle par introspection,

on l'étend, par une généralisation légitime, au reste des mortels ; dépravés dans leur essence, on ne se trompe pas en leur prêtant tous les vices. Assez curieusement, la plupart d'entre eux se révèlent inaptes ou rétifs à les dépister, à les constater en eux-mêmes ou chez autrui. Il est aisé de faire le mal : tout le monde y arrive ; l'assumer explicitement, en reconnaître l'inexorable réalité, est en revanche un exploit insolite. En pratique, le premier venu peut rivaliser avec le diable ; en théorie, il n'en va pas de même. Commettre des horreurs et concevoir *l'horreur* sont deux actes irréductibles l'un à l'autre : nul point commun entre le cynisme vécu et le cynisme abstrait. Méfions-nous de ceux qui souscrivent à une philosophie rassurante, qui croient au Bien et l'érigent volontiers en idole ; ils n'y seraient pas parvenus si, penchés honnêtement sur eux-mêmes, ils eussent sondé leurs profondeurs ou leurs miasmes ; mais ceux, rares il est vrai, qui ont eu l'indiscrétion ou le malheur de plonger jusqu'au tréfonds de leur être, savent à quoi s'en tenir sur l'homme : ils ne pourront plus l'aimer, car ils ne s'aiment plus eux-mêmes, tout en restant – et ce sera leur châtiment – plus rivés encore à leur moi qu'avant...

Pour que nous puissions conserver la foi en nous et en autrui, et que nous ne percevions pas le caractère illusoire, la nullité de tout acte, quel qu'il soit, la nature nous a rendus opaques à nous-mêmes, sujets à un aveuglement qui enfante le monde et le gouverne. Entreprendrions-nous une enquête exhaustive sur nous-mêmes, que le dégoût nous paralyserait et nous condamnerait à une existence sans rendement. L'incompatibilité entre l'acte et la connaissance de soi semble avoir échappé à Socrate ; sans quoi, en sa qualité de pédagogue, de complice de l'homme, eût-il osé adopter la devise de l'oracle, avec tous les abîmes de renoncement qu'elle suppose et auxquels elle nous convie ?

Tant que l'on possède une volonté à soi et que l'on s'y attache (c'est le reproche qu'on a fait à Lucifer), la vengeance est un impératif, une nécessité organique qui définit l'univers de la diversité, du « moi », et qui ne saurait avoir un sens dans celui de l'identité. S'il était vrai que « c'est dans l'Un que nous respirons » (Plotin), de qui nous vengerions-nous là où toute différence s'estompe, où nous communions dans l'indiscernable et y perdons nos contours ? En fait nous respirons dans le multiple ; notre règne est celui du « je », et il n'y a pas de salut par le « je ». Exister c'est condescendre à la sensation, donc à l'affirmation de soi ; d'où le non-savoir (avec sa conséquence directe : la vengeance), principe de fantasmagorie, source de notre pérégrination sur terre. Plus nous cherchons à nous arracher à notre moi, plus nous nous y enfonçons. Nous avons beau essayer de le faire éclater, au moment même où nous croyons y avoir réussi, le

voilà qui paraît plus assuré que jamais ; tout ce que nous mettons en œuvre pour le ruiner ne fait qu'en augmenter la force et la solidité, et telle est sa vigueur et sa perversité qu'il se dilate encore mieux dans la souffrance que dans la jouissance. Ainsi du moi, ainsi, à plus forte raison, des actes. Quand nous nous en croyons affranchis, nous y sommes plus ancrés que jamais : même dégradés en simulacres, ils ont barre sur nous et nous assujettissent. L'entreprise amorcée par persuasion ou à contrecœur, nous finissons toujours par y adhérer, par en être les esclaves ou les dupes. Nul ne se remue sans s'inféoder au multiple, aux apparences, au « je ». Agir, c'est forfaire à l'absolu.

La souveraineté de l'acte vient, disons-le sans détour, de nos vices, qui détiennent un plus grand contingent d'existence que n'en possèdent nos vertus. Si nous épousons la cause de la vie, et plus particulièrement celle de l'histoire, ils apparaissent utiles au suprême degré : n'est-ce point grâce à eux que nous nous cramponnons aux choses, et que nous faisons bonne figure ici-bas ? Inséparables de notre condition, le fantoche seul en est démuné. Vouloir les boycotter, c'est conspirer contre soi, déposer les armes en plein combat, se discréditer aux yeux du prochain ou rester à jamais vacant. L'avare mérite qu'on l'envie, non pas pour son argent, mais justement pour son avarice, son vrai trésor. En fixant l'individu à un secteur du réel, en l'y implantant, le vice, qui ne fait rien à la légère, l'occupe, l'approfondit, lui donne une justification, le détourne du vague. La valeur pratique des manies, des dérèglements et des aberrations n'est plus à démontrer. Dans la mesure où nous nous cantonnons dans ce monde-ci, dans l'immédiat où s'affrontent les vœux, où sévit l'appétit de primer, un petit vice l'emporte en efficacité sur une grande vertu. La dimension *politique* des êtres (en entendant par politique le couronnement du biologique) sauvegarde le règne des actes, le règne de l'abjection dynamique. Nous connaître nous-mêmes c'est identifier le mobile sordide de nos gestes, l'inavouable inscrit dans notre substance, la somme de misères patentes ou clandestines dont dépend notre rendement. Tout ce qui émane des zones inférieures de notre nature est investi de force, tout ce qui vient d'en bas aiguillonne : on produit et on se démène toujours mieux par jalousie et rapacité que par noblesse et désintéressement. La stérilité guette ceux-là seuls qui ne daignent entretenir ni divulguer leurs tares. Quel que soit le secteur qui nous requiert, pour y exceller il nous appartient de cultiver le côté insatiable de notre caractère, de choyer nos inclinations au fanatisme, à l'intolérance et à la vindicte. Rien de plus suspect que la fécondité. Si vous cherchez la pureté, si vous prétendez à quelque transparence intérieure, abdiquez sans tarder vos talents, sortez du circuit des actes, mettez-vous en dehors de l'humain, renoncez, pour employer le jargon pieux, à la « conversation des

créatures »...

Les grands dons, loin d'exclure les grands défauts, les appellent au contraire et les renforcent. Quand les saints s'accusent de tel et tel méfait, il faut les croire sur parole. L'intérêt même qu'ils portent aux souffrances d'autrui témoigne contre eux. Leur pitié, la pitié en général, qu'est-elle sinon le *vice* de la bonté ? Tirant son efficace du principe mauvais qu'elle recèle, elle jubile aux épreuves des autres, s'en régale, en savoure le poison, se jette sur tous les maux qu'elle aperçoit ou pressent, rêve de l'enfer comme d'une terre promise, le postule, n'arrive guère à s'en passer, et, si elle n'est pas destructrice par elle-même, elle profite néanmoins de tout ce qui détruit. Extrême déviation de la bonté, elle finit par en être la négation, chez les saints encore plus que chez nous. Pour s'en convaincre, qu'on fréquente leurs Vies et que l'on y contemple la voracité avec laquelle ils se précipitent sur nos péchés, la nostalgie qu'ils éprouvent de la dégringolade fulgurante ou du remords interminable, leur exaspération devant la médiocrité de nos scélératesses et leur regret de n'avoir pas à se tourmenter davantage pour notre rachat.

Si haut que l'on s'élève, on reste prisonnier de sa nature, de sa déchéance originelle. Les hommes aux grands desseins, ou simplement à talents, sont des monstres, superbes et hideux, qui font l'effet de méditer quelque terrible forfait ; et, en vérité, ils préparent leur œuvre..., ils y travaillent surnoisement, comme des malfaiteurs : n'ont-ils pas à abattre tous ceux qui suivent la même voie qu'eux ? On ne s'agit et l'on ne produit que pour écraser des êtres ou l'Être, des rivaux ou le Rival. À n'importe quel niveau, les esprits se font la guerre, se complaisent et se vautrent dans le défi : les saints eux-mêmes se jalourent et s'excluent, comme d'ailleurs les dieux, à preuve ces rixes perpétuelles, fléau de tous les Olympes. Qui aborde le même domaine ou le même problème que nous attente à notre originalité, à nos privilèges, à l'intégrité de notre existence, nous dépouille de nos chimères et de nos chances. Le devoir de le renverser, de le terrasser, ou du moins de le vilipender, affecte la forme d'une mission, voire d'une fatalité. Seul nous agrée celui qui s'abstient, qui ne se manifeste d'aucune manière ; mais, lui aussi, point ne faut qu'il accède au rang de modèle : le sage *reconnu* excite et légitime l'envie. Même un fainéant, s'il se distingue dans la fainéantise, s'il y brille, court le risque de se faire honnir : il attire trop l'attention sur soi... L'idéal serait un effacement bien dosé. Nul n'y parvient.

On n'acquiert de la gloire qu'au détriment des autres, de ceux qui visent également, et il n'est pas jusqu'à la réputation qui ne s'obtienne au prix d'innombrables injustices. Celui qui est sorti de l'anonymat, ou qui s'évertue seulement à en sortir, prouve qu'il a éliminé tout

scrupule de sa vie, qu'il l'a emporté sur sa conscience, si tant est qu'il en ait jamais eu une. Renoncer à son nom, c'est se condamner à l'inactivité ; s'y attacher, c'est se dégrader. Faut-il prier ou écrire des prières ? exister ou s'exprimer ? Ce qui est certain, c'est que le principe d'expansion, immanent à notre nature, nous fait regarder les mérites d'autrui comme un empiétement sur les nôtres, comme une continuelle provocation. Si la gloire nous est interdite, ou inaccessible, nous en accusons ceux qui y ont atteint, parce qu'ils n'ont pu l'obtenir, pensons-nous, qu'en nous la dérobaient : elle nous revenait de droit, nous appartenait et, sans les machinations de ces usurpateurs, elle eût été nôtre. « Bien mieux que la propriété, c'est la gloire qui est un vol », rengaine de l'aigri et, jusqu'à un certain point, de nous tous. La volupté d'être inconnu ou incompris est rare ; cependant, à y bien réfléchir, n'équivaut-elle pas à la fierté d'avoir triomphé des vanités et des honneurs ? au désir d'une renommée inhabituelle et comme d'une célébrité *sans public* ? Ce qui est bien la forme suprême, le summum de l'appétit de gloire.

Le mot n'est pas trop fort ; il s'agit bel et bien d'un *appétit*, qui plonge ses racines dans nos sens et qui répond à une nécessité physiologique, à un cri des entrailles. Pour nous en détourner et le vaincre, nous devrions méditer sur notre insignifiance, en acquérir le sentiment vif, sans en tirer volupté, car la certitude de n'être rien conduit, si on n'y prend garde, à la complaisance et à l'orgueil : on ne perçoit pas son propre néant, on ne s'y attarde pas longtemps, sans s'y agripper sensuellement... Il entre du bonheur dans l'acharnement à dénoncer la fragilité du bonheur ; de même, quand on professe le mépris de la gloire on est loin d'en ignorer le désir, on y sacrifie au moment même où l'on en proclame l'inanité. Désir haïssable assurément, mais inhérent à notre organisation ; pour l'extirper, il faudrait vouer et la chair et l'esprit à la pétrification, rivaliser d'incuriosité avec le minéral, oublier ensuite les autres, les évacuer de notre conscience, car le simple fait de leur présence, rayonnante et satisfaite, réveille notre mauvais génie qui nous ordonne de les balayer, et de sortir de notre obscurité au détriment de leur éclat.

Nous en voulons à tous ceux qui ont « choisi » de vivre à la même époque que nous, qui courent à nos côtés, gênent nos pas ou nous laissent en arrière. En termes plus nets : tout contemporain est odieux. Nous nous résignons à la supériorité d'un mort, jamais à celle d'un vivant, dont l'existence même constitue pour nous un reproche et un blâme, une invitation aux vertiges de la modestie. Que tant de nos semblables nous surpassent, cette évidence insoutenable nous l'esquivons en nous arrogeant, par une ruse instinctive ou désespérée, tous les talents et en nous attribuant à nous seuls l'avantage d'être

uniques. Nous étouffons auprès de nos émules ou de nos modèles : quel soulagement devant leurs tombes ! Le disciple lui-même ne respire et ne s'émancipe qu'à la mort du maître. Tous tant que nous sommes, nous appelons de nos vœux la ruine de ceux qui nous éclipsent par leurs dons, leurs travaux ou leurs exploits, et guettons avec convoitise, avec fébrilité, leurs derniers moments. Tel s'élève, dans notre secteur, au-dessus de nous ; raison suffisante pour que nous souhaitions en être délivrés : comment lui pardonner l'admiration qu'il nous inspire, le culte secret et douloureux que nous lui vouons ? Qu'il s'efface, qu'il s'éloigne, qu'il crève enfin, pour que nous puissions le vénérer sans déchirement ni acrimonie, pour que cesse notre martyre !

S'il était tant soit peu malin, au lieu de nous savoir gré du grand faible que nous avons pour lui, il nous en tiendrait rigueur, nous taxerait d'imposture, nous rejetterait avec dégoût ou commisération. Trop rempli de soi, sans aucune expérience du calvaire, de l'admiration, ni des mouvements contradictoires qu'elle provoque en nous, il ne soupçonne guère qu'en le hissant sur un piédestal nous avons consenti à nous abaisser, et que de cet abaissement il lui faudra faire les frais : pourrions-nous oublier jamais quel coup, à son insu, nous en convenons, il aura porté à la douce illusion de notre singularité et de notre valeur ? Ayant commis l'imprudence ou l'abus de se laisser adorer trop longtemps, il lui revient maintenant d'en subir les conséquences : par le décret de notre lassitude, de vrai dieu qu'il était, le voilà faux, réduit au repentir d'avoir indûment occupé nos heures. Peut-être ne l'avons-nous vénéré qu'avec l'espoir de prendre un jour notre revanche. Si nous aimons à nous prosterner, nous aimons encore davantage à renier ceux devant qui nous nous sommes aplatis. Tout travail de sape exalte, confère de l'énergie ; d'où l'urgence, d'où l'infailibilité pratique des sentiments vils. L'envie, qui fait d'un poltron un casse-cou, d'un avorton un tigre, fouette les nerfs, allume le sang, communique au corps un frisson qui l'empêche de s'avachir, prête au visage le plus anodin une expression d'ardeur concentrée ; sans elle, il n'y aurait pas d'événements, ni même de *monde* ; c'est encore elle qui a rendu l'homme possible, qui lui a permis de se faire un nom, d'accéder à la grandeur *par la chute*, par cette révolte contre la gloire anonyme du paradis, dont, pas plus que l'ange déchu, son inspirateur et son modèle, il ne pouvait s'accommoder. Tout ce qui respire, tout ce qui bouge témoigne de la souillure initiale. À jamais associés à l'effervescence de Satan, patron du Temps, distinct à peine de Dieu, puisqu'il n'en est que la face *visible*, nous sommes en proie à ce génie de la sédition qui nous fait accomplir notre tâche de vivants en nous excitant les uns contre les autres, dans un combat déplorable sans doute, mais fortifiant : nous sortons de la torpeur, nous nous animons, chaque fois que, triomphant

de nos mouvements nobles, nous prenons conscience de notre rôle de destructeurs.

Tout au contraire, l'admiration, à force d'user notre substance, nous déprime et nous démoralise à la longue ; aussi nous retournons-nous contre *l'admiré*, coupable de nous avoir infligé la corvée de nous élever à son niveau. Qu'il ne s'étonne donc pas que nos élans vers lui soient suivis de reculs, ni que nous procédions de temps en temps à la révision de nos emballements. Notre instinct de conservation nous rappelle à l'ordre, au devoir envers nous-mêmes, nous oblige à nous reprendre, à nous ressaisir. Nous ne cessons pas d'estimer ou d'encenser tel ou tel parce que ses mérites seraient en cause, mais parce que nous ne pouvons nous rehausser qu'à ses dépens. Sans être tarie, notre capacité d'admiration traverse une crise pendant laquelle, livrés aux charmes et aux fureurs de l'apostasie, nous dénombrons nos idoles pour les répudier et les briser tour à tour, et cette frénésie d'iconoclastes, méprisable en elle-même, n'en est pas moins le facteur qui met nos facultés en branle.

Mobile vulgaire, donc efficace, de l'inspiration, le ressentiment triomphe dans l'art qui ne saurait s'en dispenser – pas plus que la philosophie du reste : penser c'est se venger avec astuce, c'est savoir camoufler ses noirceurs et voiler ses mauvais instincts. À le juger sur ce qu'il exclut et refuse, un système évoque un règlement de comptes, habilement mené. Impitoyables, les philosophes sont des « durs », comme les poètes, comme tous ceux qui ont quelque chose à dire. Si les doux et les tièdes ne laissent pas de trace, ce n'est pas faute de profondeur ou de clairvoyance, mais d'agressivité, laquelle pourtant n'implique nullement une vitalité intacte. Aux prises avec le monde, le penseur est souvent un faiblard, un rachitique, d'autant plus virulent qu'il sent son infériorité biologique et en souffre. Plus il sera rejeté par la vie, plus il essaiera de la maîtriser et de la subjuguer, sans y réussir cependant. Assez déshérité pour poursuivre le bonheur, mais trop orgueilleux pour le trouver ou s'y résigner, tout ensemble réel et irréel, redoutable et impuissant, il fait songer à un mélange de fauve et de fantôme, à un furieux qui vivrait par métaphore.

Une rancune bien ferme, bien vigilante peut constituer à elle seule l'armature d'un individu : la faiblesse de caractère procède la plupart du temps d'une mémoire défaillante. Ne pas oublier l'injure est un des secrets de la réussite, un art que possèdent sans exception les hommes à convictions fortes, car toute conviction est faite principalement de haine et, en second lieu seulement, d'amour. Les perplexités sont en revanche le lot de celui qui, inapte précisément et à aimer et à haïr, ne peut opter pour rien, même pas pour ses tiraillements. S'il veut s'affirmer, secouer son apathie, jouer un rôle, qu'il s'invente des

ennemis et s'y agrippe, qu'il réveille sa cruauté endormie ou le souvenir d'outrages imprudemment méprisés ! Pour faire le moindre pas en avant il faut un minimum de bassesse, il en faut même pour simplement subsister. Que nul ne délaisse ses ressources en indignité s'il tient à « persévérer dans l'être ». La rancune conserve ; si, de plus, on sait l'entretenir, la soigner, on évite la mollesse et l'affadissement. On devrait même en concevoir à l'égard des choses : quel meilleur stratagème pour se retremper à leur contact, pour s'ouvrir au réel et s'y abaisser avec profit ? Dénué de toute charge vitale, un sentiment pur est une contradiction dans les termes, une impossibilité, une fiction. Aussi bien n'y en a-t-il point, le cherchât-on dans la religion, domaine où il est censé prospérer. On ne se mêle pas d'exister, encore moins de prier, sans sacrifier au démon. Le plus souvent nous nous attachons à Dieu pour nous venger de la vie, pour la châtier, lui signifier que nous pouvons nous passer d'elle, que nous avons trouvé mieux ; et nous nous y attachons encore par horreur des hommes, par mesure de représailles contre eux, par désir de leur faire comprendre que, ayant nos entrées ailleurs, leur société ne nous est pas indispensable, et que si nous rampons devant Lui c'est pour n'avoir pas à ramper devant eux. Sans cet élément mesquin, trouble, surnois, notre ferveur manquerait d'énergie et peut-être ne pourrait-elle même pas s'ébaucher.

L'irréalité des sentiments purs, on dirait qu'il appartenait aux malades de nous la révéler, que c'était là leur mission et le sens de leurs épreuves. Rien de plus naturel, puisque c'est en eux que se concentrent et s'exacerbent les tares de notre race. Après avoir pérégriné à travers les espèces, et lutté avec plus ou moins de succès pour y imprimer sa marque, la Maladie, lasse de sa course, dut sans doute aspirer au repos, chercher quelqu'un sur qui affirmer en paix sa suprématie, et qui ne se montrât nullement rétif à ses caprices et à son despotisme, quelqu'un sur qui elle pût vraiment compter. Elle tâtonna, s'essaya à droite et à gauche, subit maint échec. Elle rencontra enfin l'homme ; à moins qu'elle ne le fît. Ainsi sommes-nous tous des malades, les uns virtuels, c'est la masse des bien-portants, espèce d'humanité placide, inoffensive, les autres caractérisés, les malades proprement dits, minorité cynique et passionnée. Deux catégories proches en apparence, irréconciliables en fait : un écart considérable sépare la douleur possible de la douleur actuelle.

Au lieu de nous en prendre à nous-mêmes, à la fragilité de notre complexion, nous rendons les autres responsables de notre état, de la moindre incommodité, même d'une migraine, les accusons d'avoir à payer pour leur santé, d'être cloués au lit pour qu'ils puissent se mouvoir et se trémousser à leur gré. Avec quelle volupté ne verrions-

nous pas notre mal, ou notre malaise, se propager, gagner l'entourage et, si c'était possible, l'humanité tout entière ! Déçus dans notre attente, nous en voulons à tous, proches ou lointains, nourrissons à leur égard des sentiments exterminateurs, souhaitons qu'ils soient encore plus menacés que nous, et que l'heure de l'agonie, d'un bel anéantissement en commun, sonne pour l'ensemble des vivants. Seules les grandes douleurs, les douleurs *inoublables*, détachent du monde ; les autres, les médiocres, moralement les pires, y asservissent, parce qu'elles remuent les bas-fonds de l'âme. On doit se défier des malades, ils ont du « caractère », ils savent exploiter et aiguïser leurs rancunes. L'un d'eux décida un jour de ne plus jamais serrer la main à un bien-portant. Mais il découvrit bientôt que beaucoup de ceux qu'il avait suspectés de santé en étaient au fond indemnes. Pourquoi se faire alors des ennemis sur des soupçons hâtifs ? De toute évidence, il était plus raisonnable que les autres et avait des scrupules dont n'est pas coutumière l'engeance à laquelle il appartenait, gang frustré, insatiable et prophétique, qu'on devrait isoler parce qu'il veut tout renverser pour imposer sa loi. Confions plutôt les affaires aux normaux, seuls disposés à laisser les choses en état : indifférents et au passé et à l'avenir, ils se bornent au présent et s'y installent sans regrets ni espérances. Mais dès que la santé flanche, on ne rêve plus que paradis et enfer, *réforme* en somme : on veut amender l'irréparable, améliorer ou démolir la société, qu'on ne peut plus supporter, parce qu'on ne peut plus se supporter soi-même. Un homme qui souffre est un danger public, un déséquilibré d'autant plus redoutable qu'il lui faut le plus souvent dissimuler son mal, source de son énergie. On ne peut se faire valoir, ni jouer un rôle ici-bas sans l'assistance de quelque infirmité, et il n'est point de dynamisme qui ne soit signe de misère physiologique ou de ravage intérieur. Quand on connaît l'équilibre, on ne se passionne pour rien, on ne s'attache même pas à la vie, car on *est* la vie ; que l'équilibre se rompe, au lieu de s'assimiler aux choses, on ne pense plus qu'à les bouleverser ou à les pétrir. L'orgueil émane de la tension et du surmenage de la conscience, de l'impossibilité d'exister naïvement. Or, les malades, jamais naïfs, substituent au donné l'idée fausse qu'ils s'en font, en sorte que leurs perceptions et jusqu'à leurs réflexes participent d'un système d'obsessions à tel point impérieuses qu'ils ne peuvent s'empêcher de les codifier et de les infliger à autrui, législateurs perfides et bilieux qui s'emploient à rendre obligatoires leurs maux, pour frapper ceux qui ont le front de ne les point partager. Si les bien-portants se montrent plus accommodants, s'ils n'ont aucune raison d'être intraitables, c'est qu'ils ignorent, eux, les vertus explosives de l'humiliation. Celui qui l'a éprouvée ne l'oubliera jamais, et n'aura point de cesse qu'il ne l'ait fait passer dans une œuvre susceptible d'en

perpétuer les affres. Créer c'est léguer ses souffrances, c'est vouloir que les autres s'y plongent et les assument, s'en imprègnent et les revivent. Cela est vrai d'un poème, cela peut être vrai du cosmos. Sans l'hypothèse d'un dieu fiévreux, traqué, sujet aux convulsions, ivre d'épilepsie, on ne saurait expliquer cet univers qui porte en tout les marques d'une bave originelle. Et ce dieu, nous n'en devinons l'essence que lorsque nous sommes nous-mêmes en proie à un tremblement tel qu'il dut en ressentir aux instants où il se colletait avec le chaos. Nous pensons à lui avec tout ce qui en nous répugne à la forme ou au bon sens, avec nos confusions et notre délire, nous le rejoignons par des implorations où nous nous disloquons en lui et lui en nous, car il nous est proche chaque fois que quelque chose se brise en nous et qu'à notre façon nous nous mesurons nous aussi avec le chaos. Théologie sommaire ? À contempler cette Création bâclée, comment ne pas en incriminer l'auteur, comment surtout le croire habile ou simplement adroit ? N'importe quel autre dieu eût fait montre de plus de compétence ou d'équilibre que lui : erreurs et gâchis où que l'on regarde ! Impossible de l'absoudre, mais impossible aussi de ne pas le comprendre. Et nous le comprenons par tout ce qui en nous est fragmentaire, inachevé, et mal venu. Son entreprise porte les stigmates du provisoire, et cependant ce n'est pas le temps qui lui manqua pour la mener à bien. Il fut, pour notre malheur, inexplicablement pressé. Par une ingratitude légitime, et pour lui faire sentir notre mauvaise humeur, nous nous employons – experts en contre-Création – à détériorer son édifice, à rendre encore plus piètre une œuvre compromise déjà au départ. Sans doute serait-il plus sage et plus élégant de n'y point toucher, de la laisser telle quelle, de ne pas nous venger sur elle de ses incapacités à lui ; mais, comme il nous a transmis ses défauts, nous ne saurions avoir des ménagements à son égard. Si, à tout prendre, nous le préférons aux hommes, cela ne le met pas à l'écart de nos hargnes. Peut-être ne l'avons-nous conçu que pour justifier et régénérer nos révoltes, leur donner un objet digne d'elles, les empêcher de s'exténuer et de s'avilir, en les rehaussant par l'abus ravigotant du sacrilège, réplique aux séductions et aux arguments du découragement. On n'en finit jamais avec Dieu. Le traiter d'égal à égal, en ennemi, c'est une impertinence qui fortifie, qui stimule, et ils sont bien à plaindre ceux qu'il a cessé d'irriter. Quelle chance en revanche de pouvoir sans gêne lui faire endosser la responsabilité de toutes nos misères, de l'accabler et de l'injurier, de ne l'épargner à aucun moment, même pas dans nos prières !

La rancune, dont nous n'avons pas le monopole, il y est sujet lui aussi (comme en témoigne maint livre sacré), car la solitude, fût-elle absolue, n'en préserve nullement. Que même pour un dieu il ne soit pas bon d'être seul, cela signifie en bref : créons le monde pour avoir à

qui nous attaquer, sur qui exercer notre verve et nos brimades. Et quand le monde s'évapore, il reste, que l'on soit homme ou dieu, cette forme subtile de vengeance : la vengeance contre soi, occupation absorbante, aucunement destructrice puisqu'elle prouve que l'on pactise encore avec la vie, que l'on y adhère justement par les tortures que l'on s'inflige. L'hosanna n'entre pas dans nos coutumes. Également impurs, bien que d'une façon différente, le principe divin et le principe diabolique se conçoivent aisément ; les anges, au contraire, échappent à notre prise. Et si nous n'arrivons guère à nous les figurer, s'ils déroutent notre imagination, c'est que, au rebours de Dieu, du diable et de nous tous, eux seuls – quand ils ne sont pas exterminateurs ! – s'épanouissent et prospèrent sans l'aiguillon de la rancune. Et – faut-il ajouter ? – sans celui de la flatterie, dont ne sauraient se passer les animaux affairés que nous sommes. Nous dépendons, pour œuvrer, de l'opinion de nos prochains, nous sollicitons, nous quémandons leurs hommages, pourchassons sans merci ceux d'entre eux qui émettent sur nous un jugement nuancé ou même équitable, et, si nous en avons les moyens, les forcerions à en porter d'exagérés, de ridicules, hors de proportion avec nos aptitudes ou nos accomplissements. L'éloge mesuré se ramenant à une injustice, l'objectivité à un défi, la réserve à une insulte, qu'attend donc l'univers pour se rouler à nos pieds ? Ce que nous cherchons, ce que nous quêtons dans le regard des autres, c'est l'expression servile, un engouement non dissimulé pour nos gestes et nos élucubrations, l'aveu d'une ardeur sans arrière-pensée, l'extase devant notre néant. Moraliste profiteur, psychologue doublé d'un parasite, le flatteur connaît notre faiblesse et l'exploite sans vergogne. Telle est notre déchéance que des excès, des débordements d'admiration prémédités et faux, nous les acceptons comme tels sans en rougir, car nous préférons les empressements du mensonge au réquisitoire du silence. Mêlée à notre physiologie, à nos viscères, la flatterie affecte nos glandes, s'associe à nos sécrétions et les stimule, vise, en outre, nos sentiments les plus ignobles, donc les plus profonds et les plus naturels, suscite en nous une euphorie de mauvais aloi, à laquelle nous assistons ahuris ; tout aussi ahuris nous contemplons les effets du blâme, encore plus marqués, puisqu'ils atteignent, pour les ébranler, aux fondements mêmes de notre être. Comme personne n'y attende impunément, nous répliquons soit en frappant sans tarder, soit en élaborant du fiel, ce qui équivaut à une riposte mûrie. Ne point réagir, il y faudrait une métamorphose, un changement total, non seulement de nos dispositions, mais de nos organes eux-mêmes. Une telle opération n'étant guère imminente, nous nous inclinons de bonne grâce devant les manœuvres de la flatterie et la souveraineté de la rancœur.

Réprimer le besoin de vengeance, c'est vouloir donner congé au temps, enlever aux événements la possibilité de se produire, c'est prétendre licencier le mal et, avec lui, l'acte. Mais l'acte, avidité d'écrasement consubstantielle au moi, est une rage dont nous triomphons seulement à la faveur de ces instants où, las de tourmenter nos ennemis, nous les abandonnons à leur sort, les laissons croupir et végéter parce que nous ne les *aimons* plus assez pour nous acharner à les détruire, à les disséquer, à en faire l'objet de nos anatomies nocturnes. La rage cependant nous reprend pour peu que se ravive ce goût des apparences, cette passion du dérisoire dont est fait notre attachement à l'existence. Même réduite à l'infime, la vie se nourrit d'elle-même, tend vers un surcroît d'être, veut s'augmenter sans raison aucune, par un automatisme déshonorant et irrépressible. Une même soif dévore le moucheron et l'éléphant ; on aurait pu espérer qu'elle s'éteindrait chez l'homme ; nous avons vu qu'il n'en est rien, qu'elle sévit avec une intensité accrue chez les grabataires eux-mêmes. La capacité de désistement constitue l'unique critère du progrès spirituel : ce n'est pas quand les choses nous quittent, c'est quand nous les quittons que nous accédons à la nudité intérieure, à cette extrémité où nous ne nous affiliions plus à ce monde ni à nous-mêmes, et où victoire signifie se démettre, se récuser avec sérénité, sans regrets et surtout sans mélancolie ; car la mélancolie, pour discrètes et aériennes qu'en soient les apparences, relève encore du ressentiment : c'est une songerie empreinte d'âcreté, une jalousie travestie en langueur, une rancune vaporeuse. Tant que l'on y demeure assujetti, on ne se désiste de rien, on s'embourbe dans le « je », sans pourtant se dégager des autres, auxquels on pense d'autant plus qu'on n'a pas réussi à se désapproprier de soi. Au moment même où nous nous promettons de vaincre la vengeance, nous la sentons plus que jamais s'impatience en nous, prête à l'attaque. Les offenses « pardonnées » demandent soudain réparation, envahissent nos veilles et, plus encore, nos rêves, se muent en cauchemars, plongent si avant dans nos abîmes qu'elles finissent par en former l'étoffe. S'il en est ainsi, à quoi bon jouer la farce des sentiments nobles, miser sur une aventure métaphysique, ou escompter le rachat ? Se venger, ne fût-ce qu'en idée, c'est se placer irrémédiablement en deçà de l'absolu. Il s'agit bien de l'absolu ! Non seulement les injures « oubliées » ou supportées en silence, mais celles mêmes que nous avons relevées, nous rongent, nous harassent, nous hantent jusqu'à la fin de nos jours, et cette hantise qui devrait nous disqualifier à nos propres yeux nous flatte au contraire, et nous rend belliqueux. La moindre avanie, un mot, un regard entaché de quelque restriction, nous ne les pardonnons jamais à un vivant. Et il n'est même pas vrai que nous les lui pardonnions après sa mort. L'image de son cadavre nous apaise sans doute et nous force à l'indulgence ; dès

que l'image s'estompe et que dans notre mémoire la figure du vivant l'emporte sur celle du défunt et s'y substitue, nos vieilles rancunes resurgissent, reprennent de plus belle, avec tout ce cortège de hontes et d'humiliations qui dureront autant que nous et dont le souvenir serait éternel, si l'immortalité nous était dévolue.

Puisque tout nous blesse, pourquoi ne pas nous enfermer dans le scepticisme et tenter d'y chercher un remède à nos plaies ? Ce serait là une duperie de plus, le Doute n'étant qu'un produit de nos irritations et de nos griefs, et comme l'instrument dont l'écorché se sert pour souffrir et faire souffrir. Si nous démolissons les certitudes, ce n'est point par scrupule théorique ou par jeu, mais par fureur de les voir se dérober, par désir aussi qu'elles n'appartiennent à personne, dès lors qu'elles nous fuient et que nous n'en possédons aucune. Et la vérité, de quel droit les autres s'en prévaudraient-ils ? par quelle injustice se serait-elle dévoilée à eux qui valent moins que nous ? Ont-ils peiné, ont-ils veillé pour la mériter ? Tandis que nous nous échinons en vain pour l'atteindre, ils se rengorgent comme si elle leur était réservée et qu'ils en fussent nantis par un arrêt de la providence. Elle ne saurait cependant être leur apanage, et, pour les empêcher de la revendiquer, nous leur persuadons que lorsqu'ils croient la tenir c'est en fait d'une fiction qu'ils se saisissent. Afin de mettre notre conscience à l'abri, il nous plaît de discerner dans leur bonheur de l'ostentation, de l'arrogance, ce qui nous permet de les troubler sans remords, et, en leur inoculant nos stupeurs, de les rendre aussi vulnérables et aussi malheureux que nous le sommes nous-mêmes. Le scepticisme est le sadisme des âmes ulcérées.

Plus nous nous appesantissons sur nos blessures, plus elles nous apparaissent inséparables de notre condition d'indélibérés. Le maximum de détachement auquel nous puissions prétendre est de nous maintenir dans une position équidistante de la vengeance et du pardon, au centre d'une hargne et d'une générosité pareillement flasques et vides, car destinées à se neutraliser l'une l'autre. Mais dépouiller le vieil homme, nous n'y parviendrons jamais, dussions-nous pousser l'horreur de nous-mêmes jusqu'à renoncer pour toujours à occuper une place quelconque dans la hiérarchie des êtres.

V

MÉCANISME DE L'UTOPIE

Quelle que soit la grande ville où le hasard me porte, j'admire qu'il ne s'y déclenche pas tous les jours des soulèvements, des massacres, une boucherie sans nom, un désordre de fin du monde. Comment, sur un espace aussi réduit, tant d'hommes peuvent-ils coexister sans se détruire, sans se haïr mortellement ? Au vrai, ils se haïssent, mais ils ne sont pas à la hauteur de leur haine. Cette médiocrité, cette impuissance sauve la société, en assure la durée et la stabilité. De temps en temps il s'y produit quelque secousse dont nos instincts profitent ; puis, nous continuons à nous regarder dans les yeux comme si de rien n'était et à cohabiter sans nous entre-déchirer trop visiblement. Tout rentre dans l'ordre, dans le calme de la férocité, aussi redoutable, en dernière instance, que le chaos qui l'avait interrompu.

Mais j'admire encore davantage que, la société étant ce qu'elle est, certains se soient évertués à en concevoir une autre, toute différente. D'où peut bien provenir tant de naïveté, ou tant de folie ? Si la question est normale et banale à souhait, la curiosité qui m'amena à la poser a, en revanche, l'excuse d'être malsaine.

En quête d'épreuves nouvelles, et au moment même où je désespérais d'en rencontrer, l'idée me vint de me jeter sur la littérature utopique, d'en consulter les « chefs-d'œuvre », de m'en imprégner, de m'y vautrer. À ma grande satisfaction, j'y trouvai de quoi rassasier mon désir de pénitence, mon appétit de mortification. Passer quelques mois à recenser les rêves d'un avenir meilleur, d'une société « idéale », à consommer de l'illisible, quelle aubaine ! Je me hâte d'ajouter que cette littérature rebutante est riche d'enseignements, et, qu'à la fréquenter, on ne perd pas tout à fait son temps. On y distingue dès l'abord le rôle (fécond ou funeste, comme on voudra) que joue, dans la genèse des événements, non pas le bonheur, mais *l'idée* de bonheur, idée qui explique pourquoi, l'âge de fer étant coextensif à l'histoire, chaque époque s'emploie à divaguer sur l'âge d'or. Qu'on mette un terme à ces divagations : une stagnation totale s'ensuivrait. Nous n'agissons que sous la fascination de l'impossible : autant dire qu'une société incapable d'enfanter une utopie et de s'y vouer est menacée de sclérose et de ruine. La sagesse, que rien ne fascine, recommande le bonheur *donné*, existant ; l'homme

le refuse, et ce refus seul en fait un animal historique, j'entends un amateur de bonheur *imaginé*.

« Bientôt ce sera la fin de tout ; et il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre », lisons-nous dans l'Apocalypse. Éliminez le ciel, conservez seulement la « nouvelle terre », et vous aurez le secret et la formule des systèmes utopiques ; pour plus de précision, peut-être faudrait-il substituer « cité » à « terre » ; mais ce n'est là qu'un détail ; ce qui compte c'est la perspective d'un nouvel avènement, la fièvre d'une attente essentielle, parousie dégradée, modernisée, dont surgissent ces systèmes, si chers aux déshérités. La misère est effectivement le grand auxiliaire de l'utopiste, la matière sur laquelle il travaille, la substance dont il nourrit ses pensées, la providence de ses obsessions. Sans elle il serait vacant ; mais elle l'occupe, l'attire ou le gêne, suivant qu'il est pauvre ou riche ; d'un autre côté, elle ne peut se passer de lui, elle a besoin de ce théoricien, de ce fervent de l'avenir, d'autant plus qu'elle-même, méditation interminable sur la possibilité d'échapper à son propre présent, n'en supporterait guère la désolation sans la hantise d'une *autre* terre. En doutez-vous ? C'est que vous n'avez pas goûté à l'indigence complète. Si vous y parvenez, vous verrez que plus vous serez démunis, plus vous dépenserez votre temps et votre énergie à tout réformer, en pensée, donc en pure perte. Je ne songe pas seulement aux institutions, créations de l'homme ; celles-là, bien entendu, vous les condamnerez d'emblée et sans appel, mais aux objets, à tous les objets, si insignifiants soient-ils. Ne pouvant les accepter tels quels, vous voudriez leur imposer vos lois et vos caprices, faire à leurs dépens œuvre de législateur ou de tyran, vous voudriez encore intervenir dans la vie des éléments pour en modifier la physionomie et la structure. L'air vous irrite : qu'il change ! Et la pierre aussi. De même le végétal, de même l'homme. Descendre, par-delà les assises de l'être, jusqu'aux fondements du chaos, pour s'en emparer, pour s'y établir ! Quand on n'a pas un sou en poche, on s'agite, on extravague, on rêve de posséder tout, et ce tout, tant que la frénésie dure, on le possède en effet, on égale Dieu, mais personne ne s'en aperçoit, même pas Dieu, même pas soi. Le délire des indigents est générateur d'événements, source d'histoire : une foule de fiévreux qui veulent un autre monde, ici-bas et sur l'heure. Ce sont eux qui inspirent les utopies, c'est pour eux qu'on les écrit. Mais utopie, rappelons-le, signifie *nulle part*.

Et d'où seraient-elles ces cités que le mal n'effleure pas, où l'on bénit le travail et où personne ne craint la mort ? On y est astreint à un bonheur fait d'idylles géométriques, d'extases réglementées, de mille merveilles écoeurantes, telles qu'en présente nécessairement le

spectacle d'un monde *parfait*, d'un monde fabriqué. Avec une minutie risible Campanella nous décrit les Solariens exempts de « goutte, de rhumatisme, de catarrhes, de sciatique, de coliques, d'hydropisie, de flatuosité »... Tout abonde dans *La Cité du soleil*, « parce que chacun tient à se distinguer dans ce qu'il fait. Le chef qui préside à chaque chose est appelé : Roi... Femmes et hommes, divisés en bandes, se livrent au travail, sans jamais enfreindre les ordres de leurs rois, et sans jamais se montrer fatigués comme nous le ferions. Ils regardent leurs chefs comme des pères ou des frères aînés ». On retrouvera les mêmes fadaises dans les ouvrages du genre, singulièrement dans ceux d'un Cabet, d'un Fourier ou d'un Morris, dépourvus tous de cette pointe d'aigreur, si nécessaire aux œuvres, littéraires ou autres.

Concevoir une *vraie* utopie, broser, avec conviction, le tableau de la société idéale, il y faut une certaine dose d'ingénuité, voire de niaiserie, qui, trop apparente, finit par exaspérer le lecteur. Les seules utopies lisibles sont les fausses, celles qui, écrites par jeu, amusement ou misanthropie, préfigurent ou évoquent les *Voyages de Gulliver*, Bible de l'homme détrompé, quintessence de visions non chimériques, utopie *sans espoir*. Par ses sarcasmes, Swift a dénié un genre au point de l'anéantir.

Est-il plus facile de confectionner une utopie qu'une apocalypse ? L'une et l'autre ont leurs principes et leurs poncifs. La première, dont les lieux communs s'accordent mieux avec nos instincts profonds, a donné naissance à une littérature autrement abondante que n'a fait la seconde. Il n'est pas donné à tout le monde de tabler sur une catastrophe cosmique, ni d'aimer le langage et la manière dont on l'annonce et la proclame. Mais celui qui en admet l'idée et y applaudit lira, dans les Évangiles, avec l'emportement du vice, les tours et les clichés qui feront carrière à Patmos : « ... le ciel s'obscurcira, la lune ne donnera pas sa clarté, les astres tomberont... ; toutes les tribus de la terre se lamenteront..., cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient arrivées ». – Ce pressentiment de l'inouï, d'un événement capital, cette attente cruciale peut tourner en illusion ; et ce sera l'espoir d'un paradis sur terre ou ailleurs ; ou alors en anxiété, et ce sera la vision d'un Pire idéal, d'un cataclysme voluptueusement redouté.

« ... et de sa bouche sort un glaive aigu pour en frapper les nations ». – Conventions de l'horreur, procédés sans doute. Saint Jean devait y tomber, dès lors qu'il optait pour ce splendide charabia, parade d'écroulements, préférable, tout compte fait, aux descriptions d'îles et de cités, où un bonheur impersonnel vous étouffe, où « l'harmonie universelle » vous enserre et vous broie. Les rêves de

l'utopie se sont pour la plupart réalisés, mais dans un esprit tout différent de celui où elle les avait conçus ; ce qui pour elle était perfection est pour nous tare ; ses chimères sont nos malheurs. Le type de société qu'elle imagine sur un ton lyrique nous apparaît, à l'usage, intolérable. Qu'on en juge par l'échantillon suivant du *Voyage en Icarie* : « Deux mille cinq cents jeunes femmes (des modistes) travaillent dans un atelier les unes assises, les autres debout, presque toutes charmantes... L'habitude qu'a chaque ouvrière de faire la même chose double encore la rapidité du travail en y joignant la perfection. Les plus élégantes parures de tête naissent par milliers chaque matin entre les mains de leurs jolies créatrices... » – Pareilles élucubrations relèvent de la débilité mentale ou du mauvais goût. Et pourtant Cabet a, matériellement, vu juste ; il ne s'est trompé que sur l'essentiel. Nullement instruit de l'intervalle qui sépare *être* et *produire* (nous n'existons, au sens plein du mot, qu'en dehors de ce que nous faisons, qu'au-delà de nos actes), il ne pouvait déceler la fatalité attachée à toute forme de travail, artisanale, industrielle ou autre. La chose qui frappe le plus dans les récits utopiques, c'est l'absence de flair, d'instinct psychologique. Les personnages en sont des automates, des fictions ou des symboles : aucun n'est vrai, aucun ne dépasse sa condition de fantoche, d'idée perdue au milieu d'un univers sans repères. Les enfants eux-mêmes y deviennent méconnaissables. Dans « l'état sociétaire » de Fourier, ils sont si purs qu'ils ignorent jusqu'à la tentation de voler, de « prendre une pomme sur un arbre ». Mais un enfant qui ne vole pas n'est pas un enfant. À quoi bon forger une société de marionnettes ? Je recommande la description du Phalanstère comme le plus efficace des vomitifs.

Placé à l'antipode d'un La Rochefoucauld, l'inventeur d'utopies est un moraliste qui n'aperçoit en nous que désintéressement, appétit de sacrifice, oubli de soi. Exsangues, parfaits et nuls, foudroyés par le Bien, dépourvus de péchés et de vices, sans épaisseur ni contours, aucunement initiés à l'existence, à l'art de rougir de soi, de varier ses hontes et ses supplices, ils ne soupçonnent guère le plaisir que nous inspire l'affaissement de nos semblables, l'impatience avec laquelle nous escomptons et suivons leur dégringolade. Cette impatience et ce plaisir peuvent, à l'occasion, émaner d'une curiosité de qualité, et ne comporter rien de diabolique. Tant qu'un être s'élève, prospère, avance, on ne sait qui il est, car, son ascension l'éloignant de lui-même, il manque de réalité, il n'est pas. Pareillement, on ne se connaît soi-même qu'à partir du moment où l'on commence à déchoir, où toute réussite, au niveau des intérêts humains, se révèle impossible : défaite clairvoyante par laquelle, en prenant possession de son propre être, l'on se désolidarise de la torpeur universelle. Pour mieux saisir sa déchéance ou celle d'autrui, il faut passer par le mal et, au besoin, s'y

enfoncer : comment y arriver dans ces cités et ces îles d'où il est exclu par principe et par raison d'État ? Les ténèbres y sont interdites ; la lumière seule y est admise. Nulle trace de dualisme : l'utopie est d'essence antimanichéenne. Hostile à l'anomalie, au difforme, à l'irrégulier, elle tend à l'affermissement de l'homogène, du type, de la répétition et de l'orthodoxie. Mais la vie est rupture, hérésie, dérogation aux normes de la matière. Et l'homme, par rapport à la vie, est hérésie au second degré, victoire de l'individuel, du caprice, apparition aberrante, animal schismatique que la société – somme de monstres endormis – vise à ramener dans le *droit chemin*. Hérétique par excellence, le monstre éveillé, lui, solitude incarnée, infraction à l'ordre universel, se complaît à son exception, s'isole dans ses privilèges onéreux, et c'est en *durée* qu'il paie ce qu'il gagne sur ses « semblables » : plus il s'en distingue, plus il sera à la fois dangereux et fragile, car c'est au prix de sa longévité qu'il trouble la paix des autres et qu'il se crée, au milieu de la cité, un statut d'indésirable.

« Nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations, les progrès de l'égalité dans un même peuple, enfin le perfectionnement de l'homme. » (Condorcet.)

Attachée à la description de cités *réelles*, l'histoire, qui constate partout et toujours la faillite plutôt que l'accomplissement de nos espoirs, n'a ratifié aucune de ces prévisions. Pour les Tacite il n'y a point de Rome *idéale*.

En bannissant l'irrationnel et l'irréparable, l'utopie s'oppose encore à la tragédie, paroxysme et quintessence de l'histoire. Dans une cité parfaite, tout conflit cesserait ; les volontés y seraient jugulées, apaisées ou rendues miraculeusement convergentes ; y régnerait seulement l'unité, sans l'ingrédient du hasard ou de la contradiction. L'utopie est une mixture de rationalisme puéril et d'angélisme sécularisé.

Nous sommes noyés dans le mal. Non point que tous nos actes soient mauvais ; mais, quand il nous arrive d'en commettre de *bons*, nous en souffrons, pour avoir contrecarré nos mouvements spontanés : la pratique de la vertu se ramène à un exercice de pénitence, à l'apprentissage de la macération. Ange déchu mué en démiurge, Satan, préposé à la Création, se dresse en face de Dieu et se révèle, ici-bas, plus à l'aise et même plus puissant que lui ; loin d'être un usurpateur, il est notre maître, souverain légitime qui l'emporterait sur le Très-Haut, si l'univers était réduit à l'homme. Ayons donc le courage de reconnaître de qui nous relevons.

Les grandes religions ne s'y sont pas trompées : ce qu'offrent Mâra

au Bouddha, Ahriman à Zoroastre, le Tentateur à Jésus, c'est la terre et la suprématie sur la terre, réalités effectivement au pouvoir du Prince du monde. Et c'est faire son jeu, coopérer à son entreprise et la parachever, que de vouloir instaurer un règne nouveau, utopie généralisée ou empire universel, car ce qu'il souhaite par-dessus tout c'est que nous nous commettions avec lui et qu'à son contact nous nous détournions de la lumière, du regret de notre ancienne félicité.

Fermé depuis cinq mille ans, le paradis fut rouvert, selon saint Jean Chrysostome, au moment où le Christ expirait ; le larron put y pénétrer, suivi d'Adam, rapatrié enfin, et d'un nombre restreint de justes qui végétaient dans les enfers en attendant « l'heure de la rédemption ».

Tout porte à croire qu'il est de nouveau verrouillé et qu'il le restera longtemps encore. Personne ne peut en forcer l'entrée : les quelques privilégiés qui en jouissent s'y sont barricadés sans doute, selon un système dont ils purent sur terre observer les merveilles. Ce paradis a l'air d'être le vrai : au plus profond de nos abattements c'est à lui que nous songeons, c'est en lui que nous aimerions nous dissoudre. Une impulsion subite nous y pousse et nous y plonge : voulons-nous regagner, en un instant, ce que nous avons perdu depuis toujours, et réparer soudain la faute d'être nés ? Rien ne dévoile mieux le sens métaphysique de la nostalgie que l'impossibilité où elle est de coïncider avec quelque moment du temps que ce soit ; aussi cherche-t-elle consolation dans un passé reculé, immémorial, réfractaire aux siècles et comme antérieur au devenir. Le mal dont elle souffre – effet d'une rupture qui remonte aux commencements – l'empêche de projeter l'âge d'or dans l'avenir ; celui qu'elle conçoit naturellement c'est l'ancien, le primordial ; elle y aspire, moins pour s'y délecter que pour s'y évanouir, pour y déposer le fardeau de la conscience. Si elle retourne à la source des temps, c'est pour y retrouver le paradis véritable, objet de ses regrets. Tout à l'opposé, celle dont procède le paradis d'ici-bas sera démunie de la dimension du regret précisément : nostalgie renversée, faussée et viciée, tendue vers le futur, obnubilée par le « progrès », réplique temporelle, métamorphose grimaçante du paradis originel. Contagion ? automatisme ? cette métamorphose a fini par s'opérer en chacun de nous. De gré ou de force, nous misons sur l'avenir, en faisons une panacée, et, l'assimilant au surgissement d'un *tout autre* temps à l'intérieur du temps même, le considérons comme une durée inépuisable et pourtant achevée, comme une *histoire intemporelle*. Contradiction dans les termes, inhérente à l'espoir d'un règne nouveau, d'une victoire de l'insoluble au sein du devenir. Nos rêves d'un monde meilleur se fondent sur une impossibilité théorique.

Quoi d'étonnant qu'il faille, pour les justifier, recourir à des paradoxes solides ?

Tant que le christianisme comblait les esprits, l'utopie ne pouvait les séduire ; dès qu'il commença à les décevoir, elle chercha à les conquérir et à s'y installer. Elle s'y employait déjà à la Renaissance, mais ne devait y réussir que deux siècles plus tard, à une époque de superstitions « éclairées ». Ainsi naquit l'Avenir, vision d'un bonheur irrévocable, d'un paradis dirigé, où le hasard n'a pas de place, où la moindre fantaisie apparaît comme une hérésie ou une provocation. En faire la description, ce serait entrer dans les détails de l'inimaginable. L'idée même d'une cité idéale est une souffrance pour la raison, une entreprise qui honore le cœur et disqualifie l'intellect. (Comment un Platon y put-il condescendre ? Il est l'ancêtre, j'allais l'oublier, de toutes ces aberrations, reprises et aggravées par Thomas Morus, le *fondeur* des illusions modernes.) Échafauder une société où, selon une étiquette terrifiante, nos actes sont catalogués et réglés, où, par une charité poussée jusqu'à l'indécence, l'on se penche sur nos arrière-pensées elles-mêmes, c'est transporter les affres de l'enfer dans l'âge d'or, ou créer, avec le concours du diable, une institution philanthropique. Solariens, Utopiens, Harmoniens – leurs noms affreux ressemblent à leur sort, cauchemar qui nous est promis à nous aussi, puisque nous l'avons nous-mêmes érigé en idéal.

À prôner les avantages du travail, les utopies devaient prendre le contre-pied de la Genèse. Sur ce point tout particulièrement, elles sont l'expression d'une humanité engloutie dans le labeur, fière de se complaire aux conséquences de la chute, dont la plus grave demeure l'obsession du rendement. Les stigmates d'une race qui chérit la « sueur du front », qui en fait un signe de noblesse, qui s'agit et peine *en exultant*, nous les portons avec orgueil et ostentation ; d'où l'horreur que nous inspire, à nous autres réprouvés, l'élite qui refuse de besogner, ou d'exceller dans quelque domaine que ce soit. Le refus dont nous lui faisons grief, en est capable celui-là seul qui conserve le souvenir d'un bonheur immémorial. Dépaycé au milieu de ses semblables, il est comme eux et pourtant il ne peut communier avec eux ; de quelque côté qu'il regarde, il ne se sent pas d'ici ; tout ce qu'il y discerne lui semble usurpation : le fait même de porter un nom... Ses entreprises échouent, il s'y lance sans y croire : des simulacres dont le détourne l'image *précise* d'un autre monde. L'homme, une fois évincé du paradis, pour qu'il n'y songe plus ni n'en souffre, obtint en compensation la faculté de vouloir, de tendre vers l'acte, de s'y abîmer avec enthousiasme, avec brio. Mais l'aboulisme, dans son détachement, dans son marasme surnaturel, quel effort produire, à

quel objet se livrer ? Rien ne l'engage à sortir de son absence. Et cependant lui-même n'échappe pas entièrement à la malédiction commune : il *s'épuise* dans un regret, et y dépense plus d'énergie que nous n'en fournissons dans tous nos exploits.

Quand le Christ assurait que le « royaume de Dieu » n'était ni « ici » ni « là », mais au-dedans de nous, il condamnait d'avance les constructions utopiques pour lesquelles tout « royaume » est nécessairement *extérieur*, sans rapport aucun avec notre moi profond ou notre salut individuel. Tant elles nous auront marqués, que c'est du dehors, du cours des choses ou de la marche des collectivités, que nous attendons notre délivrance. Ainsi allait se dessiner le Sens de l'histoire, dont la vogue devait supplanter celle du Progrès, sans y ajouter rien de neuf. Il fallait néanmoins jeter au rancart, non pas un concept, mais une de ses traductions verbales, dont on a abusé. En matière idéologique, on ne se renouvellerait pas aisément sans l'aide des synonymes.

Pour divers qu'en soient les déguisements, l'idée de perfectibilité a pénétré dans nos mœurs : y souscrit celui-là même qui la met en cause. Que l'histoire se déroule *sans plus*, indépendamment d'une direction déterminée, d'un but, personne ne veut en convenir. « Un but, elle en a un, elle y court, elle l'a virtuellement atteint », proclament nos désirs et nos doctrines. Plus une idée sera chargée de promesses immédiates, plus elle aura chance de triompher. Inaptes à trouver le « royaume de Dieu » en eux, ou plutôt trop malins pour vouloir l'y chercher, les chrétiens le placèrent dans le devenir : ils pervertirent un enseignement afin d'en assurer la réussite. Du reste, le Christ lui-même entretenait l'équivoque ; d'un côté, répondant aux insinuations des pharisiens, il préconisait un royaume intérieur, soustrait au temps, de l'autre, il signifiait à ses disciples que, le salut étant proche, ils assisteraient, eux et la « génération présente », à la consommation de toutes choses. Ayant compris que les humains acceptaient le martyre pour une chimère, mais non pour une vérité, il a composé avec leur faiblesse. Eût-il agi autrement qu'il eût compromis son œuvre. Mais ce qui chez lui était concession ou tactique est chez les utopistes postulat ou passion.

Un grand pas en avant fut fait le jour où les hommes comprirent que, pour pouvoir mieux se tourmenter les uns les autres, il leur fallait se rassembler, s'organiser en société. À en croire les utopies, ils n'y seraient parvenus qu'à moitié ; elles se proposent donc de les y aider, de leur offrir un cadre approprié à l'exercice d'un bonheur complet, tout en exigeant, en contrepartie, qu'ils abdiquent leur liberté ou, s'ils

la gardent, qu'ils s'en servent uniquement pour clamer leur joie au milieu des souffrances qu'ils s'infligent à l'envi. Tel apparaît le sens de la sollicitude infernale qu'elles leur portent. Dans ces conditions, comment ne pas envisager une utopie à rebours, une liquidation du bien infime et du mal immense attachés à l'existence de tout ordre social, quel qu'il soit ? Le projet est alléchant, la tentation irrésistible. Une si vaste somme d'anomalies, par quel moyen y mettre un terme ? Il y faudrait quelque chose de comparable au *dissolvant universel* que recherchaient les alchimistes, et dont on apprécierait l'efficace, non point sur des métaux, mais sur des institutions. En attendant que la formule en soit trouvée, remarquons en passant que, par leurs côtés positifs, l'alchimie et l'utopie se rejoignent : poursuivant, dans des domaines hétérogènes, un rêve de transmutation parent, sinon identique, l'une s'en prend à l'irréductible dans la nature, l'autre à l'irréductible dans l'histoire. Et c'est d'un même vice d'esprit, ou d'un même espoir, que procèdent l'élixir de vie et la cité idéale.

De même qu'une nation, pour se distinguer des autres, pour les humilier et les écraser, ou simplement pour acquérir une physionomie unique, a besoin d'une idée insensée qui la guide et qui lui propose des buts incommensurables avec ses capacités réelles, de même une société n'évolue et ne s'affirme que si on lui suggère ou inculque des idéaux hors de proportion avec ce qu'elle est. L'utopie remplit dans la vie des collectivités la fonction assignée à l'idée de mission dans la vie des peuples. Des visions messianiques ou utopiques, les idéologies sont le sous-produit, et comme l'expression vulgaire.

En elle-même une idéologie n'est ni bonne ni mauvaise. Tout dépend du moment où on l'adopte. Le communisme, par exemple, agit, sur une nation virile, comme un stimulant ; il la pousse en avant et en favorise l'expansion ; sur une nation branlante, son influence pourrait être moins heureuse. Ni vrai ni faux, il précipite des processus, et ce n'est pas à cause de lui, mais à travers lui, que la Russie acquit sa vigueur présente. Jouerait-il le même rôle, une fois installé dans le reste de l'Europe ? y serait-il un principe de renouvellement ? On aimerait l'espérer ; en tout cas, la question ne comporte qu'une réponse indirecte, arbitraire, inspirée par des analogies d'ordre historique. Que l'on réfléchisse aux effets du christianisme à ses débuts : il porta un coup fatal à la société antique, la paralysa et l'acheva ; en revanche, il fut une bénédiction pour les Barbares, dont les instincts s'exaspérèrent à son contact. Bien loin de régénérer un monde décrépit, il ne régénéra que les régénérés. De la même façon, le communisme fera, *dans l'immédiat*, le salut de ceux-là seuls qui sont déjà sauvés ; il ne pourra apporter un espoir concret aux

moribonds, encore moins ranimer des cadavres.

Après avoir dénoncé les ridicules de l'utopie, venons-en à ses mérites, et, puisque les hommes s'arrangent si bien de l'état social, et qu'ils en distinguent à peine le mal immanent, faisons comme eux, associons-nous à leur inconscience.

On ne louera jamais assez les utopies d'avoir dénoncé les méfaits de la propriété, l'horreur qu'elle représente, les calamités dont elle est cause. Petit ou grand, le propriétaire est souillé, corrompu dans son essence : sa corruption rejaillit sur le moindre objet qu'il touche ou s'approprie. Que l'on menace sa « fortune », qu'on l'en dépouille, il sera acculé à une prise de conscience dont normalement il n'est guère capable. Pour reprendre une apparence humaine, pour regagner son « âme », il faut qu'il soit ruiné et qu'il consente à sa ruine. La révolution l'y aidera. En le rendant à sa nudité primitive, elle l'anéantit dans l'immédiat et le sauve dans l'absolu, car elle libère, intérieurement s'entend, ceux-là mêmes qu'elle frappe en premier : les possédants ; elle les *reclasse*, elle leur redonne leur ancienne dimension et les ramène vers les valeurs qu'ils ont trahies. Mais avant même d'avoir le moyen ou l'occasion de les frapper, elle entretient en eux une peur salutaire : elle trouble leur sommeil, nourrit leurs cauchemars, et le cauchemar est le début de l'éveil métaphysique. C'est donc en tant qu'agent de destruction qu'elle se révèle utile ; fût-elle néfaste, une chose la rachèterait toujours : elle seule sait de quelle sorte de terreur user pour secouer ce monde de propriétaires, le plus atroce des mondes possibles. Toute forme de possession, n'ayons crainte d'y insister, dégrade, avilit, flatte le monstre assoupi au fond de chacun de nous. Disposer, ne fût-ce que d'un balai, compter n'importe quoi comme *son* bien, c'est participer à l'indignité générale. Quelle fierté de découvrir que rien ne vous appartient, quelle révélation ! Vous vous preniez pour le dernier des hommes, et voilà que, soudain, surpris et comme illuminé par votre dénuement, vous n'en souffrez plus ; bien au contraire, vous en tirez orgueil. Et tout ce que vous souhaitez encore, c'est d'être aussi démuni qu'un saint ou un aliéné.

Lorsqu'on est excédé des valeurs traditionnelles, on s'oriente nécessairement vers l'idéologie qui les nie. Et c'est par sa force de négation qu'elle séduit, bien plus que par ses formules positives. Désirer le bouleversement de l'ordre social, c'est traverser une crise marquée plus ou moins par des thèmes communistes. Cela est vrai aujourd'hui, comme cela le fut hier et le sera encore demain. Tout se passe comme si, depuis la Renaissance, les esprits avaient été attirés, à

la surface, par le libéralisme et, en profondeur, par le communisme, lequel, loin d'être un produit de circonstance, un accident historique, est l'héritier des systèmes utopiques et le bénéficiaire d'un long travail souterrain ; d'abord caprice ou schisme, il devait ensuite affecter le caractère d'un destin et d'une orthodoxie. À l'heure qu'il est, les consciences ne peuvent s'exercer qu'à deux formes de révolte : communiste et anticommuniste. Cependant comment ne pas s'apercevoir que l'anticommunisme équivaut à une foi rageuse, horrifiée, dans l'avenir du communisme ?

Quand sonne l'heure d'une idéologie, tout concourt à sa réussite, ses ennemis eux-mêmes ; la polémique ni la police ne pourront en arrêter l'expansion ou en retarder le succès ; elle veut, et elle peut, se réaliser, s'incarner ; mais plus elle y parvient, plus elle court le risque de s'épuiser ; instaurée, elle se videra de son contenu idéal, exténuera ses ressources, pour, à la fin, compromettant les promesses de salut dont elle disposait, dégénérer en bavardage ou en épouvantail.

La carrière réservée au communisme dépend de l'allure avec laquelle il dépensera ses réserves en utopie. Tant qu'il en possède, il tentera inévitablement toutes les sociétés qui n'en auront pas fait l'expérience ; reculant ici, avançant là, investi de vertus qu'aucune autre idéologie ne détient, il fera le tour du globe, se substituant aux religions défunctes ou chancelantes, et proposant partout aux foules modernes un absolu digne de leur néant.

Considéré en soi, il apparaît comme la seule réalité à laquelle on puisse souscrire encore, si l'on garde ne fût-ce qu'un brin d'illusion sur l'avenir : voilà pourquoi, à des degrés divers, nous sommes tous des communistes... Mais n'est-ce point une spéculation stérile que de juger d'une doctrine hors des anomalies inhérentes à sa réalisation pratique ? L'homme escomptera toujours l'avènement de la justice ; pour qu'elle triomphe, il renoncera à la liberté, qu'il regrettera ensuite. Quoi qu'il entreprenne, l'impasse guette ses actes et ses pensées, comme si elle en était non le terme, mais le point de départ, la condition et la clef. Point de forme sociale nouvelle qui soit à même de sauvegarder les avantages de l'ancienne : une somme à peu près égale d'inconvénients se rencontre dans tous les types de société. Équilibre maudit, stagnation sans remède, dont souffrent pareillement les individus et les collectivités. Les théories n'y peuvent rien, le fond de l'histoire étant imperméable aux doctrines qui en marquent l'apparence. L'ère chrétienne fut tout autre chose que le christianisme ; l'ère communiste, à son tour, ne saurait évoquer le communisme comme tel. Il n'existe pas d'événement naturellement chrétien, ni naturellement communiste.

Si l'utopie était l'illusion hypostasiée, le communisme, allant encore plus loin, sera l'illusion décrétée, imposée : un défi jeté à l'omniprésence du mal, un optimisme *obligatoire*. S'en accommodera difficilement celui qui, à force d'expériences et d'épreuves, vit dans l'ivresse de la déception et qui, à l'exemple du rédacteur de la Genèse, répugne à associer l'âge d'or au devenir. Non point qu'il méprise les maniaques du « progrès indéfini » et leurs efforts pour faire triompher ici-bas la justice ; mais il sait, pour son malheur, qu'elle est une impossibilité matérielle, un grandiose non-sens, le seul idéal dont on puisse affirmer avec certitude qu'il ne se réalisera jamais, et contre lequel la nature et la société semblent avoir mobilisé toutes leurs lois.

Ces tiraillements, ces conflits ne sont pas uniquement d'un solitaire. Avec plus ou moins d'intensité, nous les éprouvons aussi, nous autres : n'en sommes-nous pas à désirer la destruction de cette société-ci, tout en connaissant les mécomptes que nous réserve celle qui la remplacera ? Un bouleversement total, fût-il inutile, une révolution *sans foi* est tout ce que l'on peut encore espérer à une époque où plus personne n'a assez de candeur pour être un vrai révolutionnaire. Quand, en proie à la frénésie de l'intellect, on se livre à celle du chaos, on réagit comme un forcené en possession de ses facultés, fou supérieur à sa folie, ou comme un dieu qui, dans un accès de rage lucide, se plairait à pulvériser et son œuvre et son être.

Nos rêves d'avenir sont désormais inséparables de nos frayeurs. La littérature utopique, à ses débuts, s'insurgeait contre le Moyen Âge, contre la haute estime où il tenait l'enfer et contre le goût qu'il professait pour les visions de fin du monde. On dirait que les systèmes si rassurants d'un Campanella et d'un Morus furent conçus à seule fin de discréditer les hallucinations d'une sainte Hildegarde. Aujourd'hui, réconciliés avec le terrible, nous assistons à une contamination de l'utopie par l'apocalypse : la « nouvelle terre » qu'on nous annonce affecte de plus en plus la figure d'un nouvel enfer. Mais, cet enfer, nous l'attendons, nous nous faisons même un devoir d'en précipiter la venue. Les deux genres, l'utopique et l'apocalyptique, qui nous apparaissaient si dissemblables, s'interpénètrent, déteignent maintenant l'un sur l'autre, pour en former un troisième, merveilleusement apte à refléter la sorte de réalité qui nous menace et à laquelle nous dirons néanmoins oui, un oui correct et sans illusion. Ce sera notre manière d'être *irréprochables* devant la fatalité.

VI L'ÂGE D'OR

I

« Les humains vivaient alors comme les dieux, le cœur libre de soucis, loin du travail et de la douleur. La triste vieillesse ne venait point les visiter, et, conservant toute leur vie la vigueur de leurs pieds et de leurs mains, ils goûtaient la joie dans les festins à l'abri de tous les maux. Ils mouraient comme on s'endort, vaincus par le sommeil. Tous les biens étaient à eux. La campagne fertile leur offrait d'elle-même une abondante nourriture, dont ils jouissaient à leur gré... » (Hésiode : *Les Travaux et les Jours*, tr. Patin.)

Ce portrait de l'âge d'or rejoint celui de l'Éden biblique. L'un et l'autre sont conventionnels à souhait : l'irréalité ne saurait être dramatique. Du moins ont-ils le mérite de définir l'image d'un monde statique où l'identité ne cesse de se contempler elle-même, où règne l'éternel présent, temps commun à toutes les visions paradisiaques, temps forgé par opposition à l'idée même de temps. Pour le concevoir et y aspirer, il faut exécrer le devenir, en ressentir le poids et la calamité, désirer à tout prix s'en arracher. Ce désir est le seul dont soit encore capable une volonté infirme, avide de se reposer et de se dissoudre ailleurs. Eussions-nous adhéré sans réserve à l'éternel présent que l'histoire n'eût pas eu lieu, ou, en tout cas, n'eût pas été synonyme de fardeau ou de supplice. Quand elle pèse trop sur nous et nous accable, une lâcheté sans nom s'empare de notre être : la perspective de nous débattre encore au milieu des siècles prend les proportions d'un cauchemar. Les facilités de l'âge mythologique nous tentent alors jusqu'à la souffrance ou, si nous avons fréquenté la Genèse, les divagations du regret nous transplantent dans l'hébétéude bienheureuse du premier jardin, tandis que notre esprit évoque les anges et s'évertue à en pénétrer le secret. Plus nous songeons à eux, plus ils surgissent de notre lassitude, non sans quelque profit pour nous : ne nous permettent-ils pas d'apprécier le degré de notre inappartenance au monde, de notre inhabileté à nous y insérer ? Si impalpables, si irréels qu'ils soient, ils le sont cependant moins que

nous qui y réfléchissons et les invoquons, ombres ou contrefaçons d'ombres, chair desséchée, souffle anéanti. Et c'est avec toutes nos misères, en fantômes oppressés, que nous pensons à eux et les implorons. Rien dans leur nature de « terrible » comme le prétend certaine élégie ; non, le terrible c'est d'en arriver à ne plus pouvoir s'entendre qu'avec eux, ou, quand nous les croyons à mille lieues de nous, de les voir soudain émerger du crépuscule de notre sang.

II

Les « sources de la vie », que les dieux, au dire du même Hésiode, nous ont cachées, Prométhée se chargea de nous les révéler. Responsable de tous nos malheurs, il n'en était pas conscient, bien qu'il se targuât de lucidité. Les propos que lui prête Eschyle sont trait pour trait à l'antipode de ceux que nous venons de lire dans *Les Travaux et les Jours* : « Autrefois les hommes voyaient, mais ils voyaient mal ; ils écoutaient mais ne comprenaient pas... Ils agissaient, mais toujours sans réflexion. » On voit le ton ; inutile de citer davantage. Ce qu'il leur reprochait en somme c'était de plonger dans l'idylle primordiale et de se conformer aux lois de leur nature, inentamée par la conscience. En les éveillant à l'esprit, en les séparant de ces « sources » dont ils jouissaient auparavant sans chercher à en sonder les profondeurs ou le sens, il ne leur dispensa pas le bonheur, mais la malédiction et les tourments du titanisme. La conscience, ils s'en passaient bien ; il vint la leur infliger, les y acculer, et elle suscita en eux un drame qui se prolonge en chacun de nous et qui ne s'achèvera qu'avec l'espèce. Plus les temps avancent, plus la conscience nous accapare, nous domine, et nous arrache à la vie ; nous voulons nous y accrocher de nouveau, et, faute d'y réussir, nous nous en prenons à l'une et à l'autre, puis en soupesons la signification et les données, pour, exaspérés, finir par nous en prendre à nous-mêmes. Cela, il ne l'avait pas prévu ce philanthrope funeste qui n'a d'excuse que l'illusion, tentateur malgré lui, serpent imprudent et malavisé. Les hommes *écoutaient* ; qu'avaient-ils besoin de *comprendre* ? Il les y contraignit, en les livrant au devenir, à l'histoire ; en d'autres termes, en les chassant de l'éternel présent. Innocent ou coupable, qu'importe ! Il mérita son châtiment.

Premier zéléateur de la « science », un *moderne* dans la pire acception du mot, ses fanfaronnades et ses délires annoncent ceux de maint doctrinaire du siècle passé : ses souffrances seules nous consolent de tant d'extravagances. L'aigle, voilà quelqu'un qui a *compris*, et qui, devinant notre avenir, voulut nous en épargner les affres. Mais le branle était donné : les hommes avaient déjà pris goût aux manèges du séducteur qui, les modelant sur son image, leur apprit à fouiller comme lui dans les *dessous* de la vie, malgré l'interdiction des dieux. Les indiscretions et les forfaits de la connaissance, cette curiosité meurtrière qui nous empêche de nous assortir au monde, il en est l'instigateur : en idéalisant le savoir et l'acte, n'a-t-il pas ruiné

du même coup l'être, et, avec l'être, la possibilité de l'âge d'or ? Les tribulations auxquelles il nous destinait, sans valoir les siennes, allaient pourtant durer plus longtemps. Son « programme », cohérent comme la fatalité, il l'a réalisé à merveille et... à rebours ; tout ce qu'il nous aura prêché et imposé s'est tourné point par point d'abord contre lui, ensuite contre nous. On ne secoue pas impunément l'inconscience originelle ; ceux qui, à son exemple, y portent atteinte, suivent inexorablement son sort : ils sont dévorés, ils ont, eux aussi, leur rocher et leur aigle. Et la haine dont ils le gratifient est d'autant plus virulente qu'ils se haïssent *en* lui.

III

Le passage à l'âge d'argent, puis à celui d'airain et de fer, marque la progression de notre déchéance, de notre éloignement de cet éternel présent dont nous ne concevons plus que le simulacre et avec lequel nous avons cessé d'avoir une frontière commune : il appartient à un autre univers, il nous échappe, et nous en sommes si distincts que nous ne parvenons guère à en soupçonner la nature. Nul moyen de nous l'approprier : l'avons-nous vraiment possédé jadis ? et comment y reprendre pied quand rien ne nous en restitue l'image ? Nous en sommes à jamais frustrés, et si nous en approchons quelquefois, le mérite en revient à ces extrémités de la satiété et de l'atonie où il n'est plus cependant que caricature de lui-même, parodie d'immuable, devenir prostré, figé dans une avarice intemporelle, recroquevillé sur un instant stérile, sur un trésor qui l'appauvrit, devenir spectral, démuni et pourtant comblé, car repu de vide. Pour des êtres à qui l'extase fut interdite, point d'ouverture sur leurs origines, sinon par l'extinction de leur vitalité, par l'absence de tout attribut, par cette sensation d'infinité creuse, de gouffre déprécié, d'espace en pleine inflation et de durée suppliante et nulle.

Il est une éternité vraie, positive, qui s'étend au-delà du temps ; il en est une autre, négative, fausse, qui se situe en deçà : celle même où nous croupons, loin du salut, hors de la compétence d'un rédempteur, et qui nous libère de tout en nous privant de tout. L'univers destitué, nous nous épuisons au spectacle de nos propres apparences. S'est-il atrophié l'organe qui nous permettait de percevoir le fond de notre être ? et sommes-nous pour toujours réduits à nos semblants ? Quand on dénombrerait tous les maux dont souffrent la chair et l'esprit, ils ne seraient encore rien auprès de celui qui vient de l'incapacité à nous accorder à l'éternel présent, ou à lui voler, pour en jouir, ne fût-ce qu'une parcelle. Tombés sans recours dans l'éternité négative, dans ce temps éparpillé qui ne s'affirme qu'en s'annulant, essence réduite à une série de destructions, somme d'ambiguïtés, plénitude dont le principe réside dans le néant, nous vivons et mourons dans chacun de ses instants, sans savoir *quand* il est, car à la vérité il n'est jamais. Malgré sa précarité, nous y sommes si attachés que, pour nous en détourner, il nous faudrait plus qu'un bouleversement de nos habitudes : une lésion de l'esprit, une fêlure du moi, par où nous pourrions entrevoir l'indestructible et y accéder, faveur déparée seulement à quelques réprouvés en récompense de

leur consentement à leur propre ruine. Le reste, la quasi-totalité des mortels, tout en s'avouant incapables d'un tel sacrifice, ne renoncent pas à la quête d'un *autre* temps ; ils s'y emploient au contraire avec acharnement, mais pour le placer ici-bas, selon les recommandations de l'utopie, qui tente de concilier l'éternel présent et l'histoire, les délices de l'âge d'or et les ambitions prométhéennes, ou, pour recourir à la terminologie biblique, de refaire l'Éden avec les moyens de la chute, en permettant ainsi au nouvel Adam de connaître les avantages de l'ancien. N'est-ce point là essayer de réviser la Création ?

IV

L'idée qu'eut Vico de construire une « histoire idéale » et d'en tracer le « cercle éternel » se retrouve, appliquée à la société, dans les systèmes utopiques dont le propre est de vouloir résoudre une fois pour toutes la « question sociale ». D'où leur obsession du *définitif* et leur impatience d'instaurer le paradis au plus tôt, dans l'avenir immédiat, sorte de durée stationnaire, de Possible immobilisé, contrefaçon de l'éternel présent. « Si j'annonce, dit Fourier, avec tant de sécurité l'harmonie universelle comme très prochaine, c'est que l'organisation de l'État sociétaire n'exige pas plus de deux ans... » Aveu naïf s'il en fut, qui traduit cependant une réalité profonde. Nous lancerions-nous dans la moindre entreprise, sans la persuasion secrète que l'absolu dépend de nous, de nos idées et de nos actes, et que nous pouvons en assurer le triomphe dans un délai assez bref ? Qui s'identifie complètement à quelque chose se comporte comme s'il escomptait l'avènement de « l'harmonie universelle » ou s'en croyait le promoteur. Agir, c'est s'ancrer dans un futur proche, si proche qu'il en devient presque tangible, c'est se sentir consubstantiel avec lui. Il n'en va pas de même pour ceux que persécute le démon de la procrastination. « Ce qu'on peut différer utilement, on peut plus utilement encore l'abandonner », se répètent-ils avec Épictète, bien que leur passion de l'ajournement ne procède pas, comme chez le stoïcien, d'une considération morale, mais d'un effroi presque méthodique et d'un écoëurement trop invétéré pour qu'il ne prenne pas l'allure d'une discipline ou d'un vice. S'ils ont proscrit l'avant et l'après, évacué l'aujourd'hui et le demain, également inhabitables, c'est qu'il leur est plus aisé de vivre par l'imagination dans dix mille ans que de se prélasser dans l'immédiat et l'imminent. Au long des années ils auront plus pensé au temps en soi qu'au temps objectif, à l'indéfini qu'à l'efficace, à la fin du monde qu'à la fin d'une journée. Ne connaissant dans la durée ni dans l'étendue des moments ou des endroits privilégiés, ils passent de défaillance en défaillance, et quand cette progression même leur est interdite, ils s'arrêtent, regardent de tous côtés, interrogent l'horizon : il n'y a plus d'horizon... Et c'est alors qu'ils éprouvent, non point le vertige, mais la panique, une panique si forte qu'elle anéantit leurs pas et les empêche de fuir. Ce sont des exclus, des bannis, des hors-le-temps, disjoints du rythme qui entraîne la tourbe, victimes d'une volonté anémiée et lucide, se débattant avec elle-même, et *s'écoutant* sans cesse. Vouloir, au sens

plein du mot, c'est ignorer que l'on veut, c'est refuser de s'appesantir sur le phénomène de la volonté. L'homme d'action ne pèse ni ses impulsions ni ses mobiles, encore moins consulte-t-il ses réflexes : il leur obéit sans y réfléchir, et sans les gêner. Ce n'est pas l'acte en lui-même qui l'intéresse, mais le but, l'intention de l'acte ; pareillement, le retiendra l'objet, et non le mécanisme de la volonté. Aux prises avec le monde, il y cherche le définitif ou espère l'y introduire, tout de suite ou dans deux ans... Se manifester c'est se laisser aveugler par une forme quelconque de perfection : il n'est pas jusqu'au mouvement comme tel qui ne contienne un ingrédient utopique. Respirer même serait un supplice sans le souvenir ou le pressentiment du paradis, objet suprême – et pourtant inconscient – de nos désirs, essence informulée de notre mémoire et de notre attente. Incapables de le déceler dans le tréfonds de leur nature, trop pressés aussi pour pouvoir l'en extraire, les modernes devaient le projeter dans le futur, et c'est un raccourci de toutes leurs illusions que l'épigraphe du journal saint-simonien *Le Producteur* : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé dans le passé, est devant nous. » Aussi importe-t-il d'en hâter l'avènement, de l'instaurer pour l'éternité, selon une eschatologie surgie, non point de l'anxiété, mais de l'exaltation et de l'euphorie, d'une avidité de bonheur suspecte et presque morbide. Le révolutionnaire pense que le bouleversement qu'il prépare sera le dernier ; nous pensons tous de même dans la sphère de nos activités : *l'ultime* est la hantise du vivant. Nous nous agitions parce qu'il nous revient, croyons-nous, d'achever l'histoire, de la clore, parce qu'elle nous apparaît comme notre domaine, ainsi du reste que la « vérité », sortie enfin de sa réserve pour se dévoiler à nous. L'erreur sera le lot des autres ; nous seuls aurons tout compris. Triompher de ses semblables, puis de Dieu, vouloir remanier son œuvre, en corriger les imperfections – qui ne s'y essaie pas, qui ne croit pas de son devoir de s'y essayer, renonce, soit sagesse, soit veulerie, à son propre destin. Prométhée voulut faire mieux que Zeus ; improvisés en démiurges, nous voulons, nous, faire mieux que Dieu, lui infliger l'humiliation d'un paradis supérieur au sien, supprimer l'irréparable, « défataliser » le monde pour emprunter un mot au jargon de Proudhon. Dans son dessein général, l'utopie est un rêve cosmogonique *au niveau de l'histoire*.

V

On n'érigera pas le paradis ici-bas tant que les hommes seront marqués par le Péché ; il s'agit donc de les y soustraire, de les en libérer. Les systèmes qui s'y sont voués participent d'un pélagianisme plus ou moins déguisé. On sait que Pélage (un Celte, un naïf), en niant les effets de la chute, enlevait à la prévarication d'Adam tout pouvoir d'affecter la postérité. Notre premier ancêtre vécut un drame strictement personnel, encourut une disgrâce qui le regardait lui seul, sans connaître en aucune façon le plaisir de nous léguer ses tares et ses malheurs. Nés bons et libres, il n'est en nous nulle trace d'une corruption originelle.

On imagine difficilement doctrine plus généreuse et plus fausse ; c'est une hérésie de type utopique, féconde par ses outrances mêmes, par ses absurdités riches d'avenir. Non point que les auteurs d'utopies s'en soient inspirés directement ; mais on ne contestera pas que dans la pensée moderne il existe, hostile à l'augustinisme et au jansénisme, tout un courant pélagien – l'idolâtrie du progrès et les idéologies révolutionnaires en seront l'aboutissement – selon lequel nous formerions une masse d'élus *virtuels*, émancipés du péché d'origine, modelables à souhait, prédestinés au bien, susceptibles de toutes les perfections. Le manifeste de Robert Owen nous promet un système propre à créer « un nouvel *esprit* et une *nouvelle* volonté dans tout le genre humain, et à conduire ainsi chacun, par une nécessité irrésistible, à devenir conséquent, rationnel, sain de jugement et de conduite ».

Pélage, comme ses disciples lointains, part d'une vision farouchement optimiste de notre nature. Mais il n'est nullement prouvé que la volonté soit *bonne* ; il est même certain qu'elle ne l'est pas du tout, la nouvelle pas plus que l'ancienne. Seuls les hommes au vouloir déficient sont spontanément bons ; les autres doivent s'y appliquer, et n'y parviennent qu'au prix d'efforts qui les aigrissent. Le mal étant inséparable de l'acte, il en résulte que nos entreprises se dirigent nécessairement *contre* quelqu'un ou quelque chose ; à la limite, contre nous-mêmes. Mais d'ordinaire, nous y insistons, on ne *veut* qu'aux dépens d'autrui. Loin d'être plus ou moins des élus, nous sommes plus ou moins des réprouvés. Vous voulez construire une société où les hommes ne se nuisent plus les uns aux autres ? N'y faites entrer que des abouliques.

Nous n'avons en somme le choix qu'entre une volonté malade et une volonté mauvaise ; l'une excellente, parce que frappée, immobilisée, inefficace ; l'autre, nuisible, donc remuante, investie d'un principe dynamique : celle même qui entretient la fièvre du devenir et suscite les événements, ôtez-la à l'homme, si vous misez sur l'âge d'or ! Autant vaudrait le dépouiller de son être, dont tout le secret réside dans cette propension à nuire sans laquelle on ne saurait le concevoir. Rétif et à son bonheur et à celui des autres, il agit comme s'il souhaitait l'instauration d'une société idéale ; qu'elle se réalise, il y étoufferait, les inconvénients de la satiété étant incomparablement plus grands que ceux de la misère. Il aime la tension, le perpétuel cheminement : vers quoi irait-il à l'intérieur de la perfection ? Inapte à l'éternel présent, il en redoute de plus la monotonie, écueil du paradis sous sa double forme : religieuse et utopique. L'histoire ne serait-elle pas, en dernière instance, le résultat de notre peur de l'ennui, de cette peur qui nous fera toujours chérir le piquant et la nouveauté du désastre, et préférer n'importe quel malheur à la stagnation ? L'obsession de l'inédit est le principe destructeur de notre salut. Nous marchons vers l'enfer dans la mesure où nous nous éloignons de la vie végétative, dont la passivité devrait constituer la clef de tout, la réponse suprême à toutes nos interrogations ; l'horreur qu'elle nous inspire a fait de nous cette horde de civilisés, de monstres omniscients qui ignorent l'essentiel. Se morfondre au ralenti, respirer sans plus, subir dignement l'injustice d'être, se soustraire à l'attente, à l'oppression de l'espoir, chercher un moyen terme entre la charogne et le souffle, nous sommes trop corrompus et trop haletants pour y atteindre. Décidément, rien ne nous réconciliera avec l'ennui. Pour y être moins rebelles, nous devrions, par quelque secours d'en haut, connaître une plénitude sans événements, la volupté de l'instant invariable, la délectation de l'identité. Mais une telle grâce est si contraire à notre nature que nous sommes trop heureux de ne la point recevoir. Enchaînés à la diversité, nous y puisons cette somme constante de déboires et de conflits, si nécessaire à nos instincts. Dégagés de soucis, et de toute entrave, nous serions livrés à nous-mêmes ; le vertige que nous en tirerions nous rendrait mille fois pires que ne le fait notre servitude. Cet aspect de notre déchéance échappa aux anarchistes, derniers pélagiens en date, qui eurent néanmoins sur leurs devanciers la supériorité de rejeter, par culte de la liberté, toutes les cités, à commencer par les « idéales », et d'y substituer une variété nouvelle de chimères, plus brillantes et plus improbables que les anciennes. S'ils s'insurgèrent contre l'État et en réclamèrent la suppression, c'est qu'ils y voyaient un obstacle à l'exercice d'une volonté foncièrement bonne ; or, c'est précisément parce qu'elle est mauvaise que l'État est né ; disparaîtrait-il qu'elle se complairait au

mal sans restriction aucune. N'empêche que leur idée d'anéantir toute autorité demeure une des plus belles qu'on ait jamais conçues. Et eux qui voulurent la réaliser, on ne saurait assez déplorer que leur race se soit éteinte. Mais peut-être devaient-ils s'effacer et s'absenter d'un siècle comme le nôtre, si empressé à infirmer leurs théories et leurs prévisions. Ils annonçaient l'ère de l'individu : l'individu tire à sa fin ; l'éclipse de l'État : il ne fut jamais plus fort ni plus encombrant ; l'âge de l'égalité : c'est l'âge de la terreur qui est venu. Tout va se dégradant. Comparés aux leurs, il n'est pas jusqu'à nos attentats qui n'aient baissé en qualité : ceux que de loin en loin on daigne encore commettre manquent de cet arrière-plan d'absolu qui rachetait les leurs, exécutés toujours avec tant de soin et de brio ! Personne aujourd'hui pour travailler à coups de bombes à l'établissement de « l'harmonie universelle », fiction capitale dont nous n'attendons plus rien... Que pourrions-nous d'ailleurs en espérer, à l'extrême de l'âge de fer où nous sommes parvenus ? Le sentiment qui y prédomine, c'est le désabusement, somme de nos rêves avariés. Et si nous n'avons même pas la ressource de croire aux vertus de la destruction, c'est que, anarchistes désaffectés, nous en avons compris l'urgence, et l'inutilité.

VI

La souffrance, à ses débuts, escompte l'âge d'or ici-bas, y cherche un appui, s'y fixe en quelque sorte ; mais plus elle s'aggrave, plus elle s'en écarte, pour ne s'attacher qu'à elle-même. De complice qu'elle était des systèmes utopiques, elle se dresse maintenant contre eux, y discerne un danger mortel à la conservation de ses propres affres, dont elle vient de découvrir le charme. Avec le personnage du *Souterrain*, elle va plaider pour le chaos, s'insurger contre la raison, le « deux fois deux font quatre », contre le « palais de cristal », réplique du Phalanstère.

Qui a touché à l'enfer, au malheur planifié, en retrouvera la terrible symétrie dans la cité idéale, bonheur pour tous, auquel répugne quiconque a beaucoup souffert : Dostoïevski s'y montra hostile jusqu'à l'intolérance. Avec l'âge, il allait se définir de plus en plus par opposition aux idées fouriéristes de sa jeunesse ; ne pouvant se pardonner d'y avoir souscrit, il s'en vengea sur ses héros, caricatures... surhumaines de ses premières illusions. Ce qu'il détestait en eux, c'était ses anciens errements, les concessions qu'il avait faites à l'utopie, dont nombre de thèmes devaient cependant le poursuivre : quand, avec le grand Inquisiteur, il partage l'humanité en un troupeau heureux et une minorité ravagée, clairvoyante, qui en assume les destinées, ou lorsque, avec Pierre Verkhovenski, il veut faire de Stavroguine le chef spirituel de la cité future, un souverain pontife révolutionnaire et athée, ne s'inspire-t-il pas de la « prêtrise » que les saint-simoniens mettaient au-dessus des « producteurs » ou du projet d'Enfantin d'ériger Saint-Simon lui-même en pape de la religion nouvelle ? Il rapproche le catholicisme du « socialisme », il les identifie même, selon une optique qui participe de la méthode et du délire, mélange éminemment slave. Par rapport à l'Occident, tout en Russie se hausse d'un degré : le scepticisme y devient nihilisme, l'hypothèse dogme, l'idée icône. Chigalev ne profère pas plus d'insanités que n'en débite Cabet ; cependant il y met un acharnement qu'on ne trouve pas chez son modèle français. « Vous n'avez plus d'obsessions, nous seuls en avons encore », semblent dire les Russes aux Occidentaux, à travers Dostoïevski, l'obsédé par excellence, inféodé, comme tous ses personnages, à un seul rêve : celui de l'âge d'or, sans lequel, nous assure-t-il, « les peuples ne veulent pas vivre et ne peuvent même pas mourir ». Il n'en attend pas, lui, la réalisation dans l'histoire, il en redoute, au contraire, l'avènement, sans pour

autant verser dans la « réaction », car il attaque le « progrès », non pas au nom de l'ordre, mais du caprice, du droit au caprice. Après avoir rejeté le paradis à venir, va-t-il *sauver* l'autre, l'ancien, l'immémorial ? Il en fera le sujet d'un songe qu'il prêtera successivement à Stavroguine, à Versilov et à « l'homme ridicule ». « Il y a au musée de Dresde un tableau de Claude Lorrain qui figure au catalogue sous le titre d'*Acis et Galatée*... C'est ce tableau que je vis en rêve, non comme un tableau pourtant, mais comme une réalité. C'était de même que dans le tableau un coin de l'Archipel grec, et j'étais, semble-t-il, revenu plus de trois mille ans en arrière. Des flots bleus et caressants, des îles et des rochers, des rivages florissants ; au loin, un panorama enchanteur, l'appel du soleil couchant... C'était ici le berceau de l'humanité... Les hommes se réveillaient et s'endormaient heureux et innocents ; les bois retentissaient de leurs joyeuses chansons, le surplus de leurs forces abondantes s'épanchait dans l'amour, dans la joie naïve. Et je le sentais tout en discernant l'avenir immense qui les attendait et dont ils ne se doutaient même pas, et mon cœur frémissait à ces pensées. » (*Les Démon*s, La Pléiade.)

Versilov, à son tour, fera le même rêve que Stavroguine, avec cette différence toutefois que ce soleil couchant lui apparaîtra soudain, non plus comme celui du début, mais comme celui de la fin de « l'humanité européenne ». Dans *L'Adolescent*, on le voit, ce tableau s'assombrit quelque peu ; il s'assombrira tout à fait dans « Le songe d'un homme ridicule ». L'âge d'or et ses clichés y sont présentés avec plus de minutie et de fougue que dans les deux rêves précédents : une vision de Claude Lorrain commentée par un Hésiode sarmate. Nous sommes sur la terre « avant qu'elle fût souillée par le péché originel ». Les hommes y vivaient « dans une sorte d'amoureuse ferveur, universelle et réciproque », avaient des enfants, mais sans connaître les horreurs de la volupté et de l'enfantement, erraient à travers des bois en chantant des hymnes, et, plongés dans une extase perpétuelle, ignoraient la jalousie, la colère, les maladies, etc. Tout cela reste encore conventionnel. Heureusement pour nous, leur bonheur, qui semblait éternel, devait à l'épreuve se révéler précaire : « l'homme ridicule » arriva chez eux, et les pervertit tous. Avec l'apparition du mal, les clichés disparaissent, le tableau s'anime. – « Telle une maladie infectieuse, un atome de peste susceptible de contaminer tout un empire, ainsi je contaminai par ma présence une terre de délices jusqu'à moi innocente. Ils apprirent à mentir et se complurent dans le mensonge et apprirent la beauté du mensonge. Peut-être tout cela commença-t-il fort innocemment, par simple badinage, par coquetterie, comme une sorte de jeu plaisant, et peut-être effectivement au moyen de quelque atome, mais cet atome de mensonge s'insinua dans leur cœur et leur parut aimable. Peu après

naquit la volupté ; la volupté engendra la jalousie, la jalousie la cruauté... Ah ! je ne sais, je ne m'en souviens plus, mais bientôt, très vite, le sang jaillit en première éclaboussure : ils en furent étonnés, effrayés, ils commencèrent à s'éloigner les uns des autres, à se séparer. Il se forma des alliances, mais à présent dirigées contre les autres. Reproches et blâmes se firent entendre. Ils apprirent ce que c'est que la honte, et de la honte ils se firent une vertu. Le sentiment de l'honneur naquit chez eux et au-dessus de chaque alliance brandit son étendard. Ils se mirent à maltraiter les bêtes, et les bêtes s'éloignant d'eux pour gagner le fond des forêts leur devinrent hostiles. Une ère de luttes s'ouvrit en faveur du particularisme, de l'individualisme, de la personnalité, de la distinction du mien et du tien. Il y eut diversité de langages. Ils apprirent la tristesse et aimèrent la tristesse ; ils aspirèrent à la souffrance et dirent que la vérité ne s'acquiert que par la souffrance. Et la science fit chez eux son apparition. Devenus méchants, c'est alors qu'ils se mirent à parler de fraternité et d'humanité et qu'ils comprirent ces idées-là. Devenus criminels, c'est alors qu'ils inventèrent la justice et se dictèrent des codes complets pour la conserver ; puis, afin d'assurer le respect de ces codes, ils instituèrent la guillotine. Ils n'eurent plus qu'un vague souvenir de ce qu'ils avaient perdu, même ils ne voulaient pas croire qu'ils avaient jadis été innocents et heureux. Ils ne laissaient pas de railler la possibilité de leur ancien bonheur qu'ils nommaient un songe. » (Voir *Journal d'un écrivain*, Gallimard.)

Mais il y a pire : ils allaient découvrir que la conscience de la vie est supérieure à la vie et la connaissance des « lois du bonheur » supérieure au bonheur. Dès lors, ils étaient perdus ; en les divisant d'avec eux-mêmes par l'œuvre démoniaque de la science, en les précipitant de l'éternel présent dans l'histoire, « l'homme ridicule » n'a-t-il pas réédité à leur égard les erreurs et les folies de Prométhée ?

Son forfait une fois perpétré, le voilà qui prêche, à l'instigation du remords, une croisade pour la reconquête de ce monde de délices qu'il vient de ruiner. Il s'y engage, mais il n'y croit pas vraiment. Ni l'auteur non plus, telle est du moins notre impression : après avoir repoussé les formules de l'Avenir, il ne se tourne vers son obsession préférée, vers la félicité immémoriale, que pour en démêler l'inconsistance et la fantasmagorie. Atterré par sa découverte, il essaiera d'en atténuer les effets, de ranimer ses illusions, de sauver, ne fût-ce qu'en idée, son rêve le plus cher. Il n'y réussira pas, il le sait tout comme nous, et sa pensée, nous la dénaturons à peine en affirmant qu'elle conclut à la *double impossibilité du paradis*.

Au reste, n'est-ce point révélateur que, pour décrire le paysage idyllique des trois versions du songe, il ait eu recours à Claude Lorrain

dont, tout comme Nietzsche, il aimait les fades enchantements ? (Quel abîme suppose une prédilection aussi déconcertante !) Mais dès l'instant qu'il s'agit de dépeindre la désagrégation du bonheur originel, le décor et les vertiges de la chute, il n'emprunte plus à personne, il puise en lui-même, écarte toute suggestion étrangère ; il cesse même d'imaginer et de rêver, il *voit*. Et il se retrouve enfin dans son élément, au cœur de l'âge de fer, pour l'amour duquel il avait combattu le « palais de cristal » et sacrifié l'Éden.

VII

Puisqu'une voix aussi autorisée nous a instruits de la fragilité de l'ancien âge d'or et de la nullité du futur, force nous sera d'en tirer les conséquences et de ne plus nous laisser leurrer aux divagations d'Hésiode ni à celles de Prométhée, encore moins à la synthèse qu'en ont tentée les utopies. L'harmonie, universelle ou non, n'a existé ni n'existera jamais. Quant à la justice, pour la croire possible, pour simplement l'imaginer, il faudrait bénéficier d'un don d'aveuglement surnaturel, d'une élection inaccoutumée, d'une grâce divine renforcée d'une grâce diabolique, compter, de plus, sur un effort de générosité du ciel et de l'enfer, effort, à vrai dire, hautement improbable, d'un côté comme de l'autre. Au témoignage de Karl Barth, nous ne pourrions « même pas garder un souffle de vie si, au plus profond de nous, il n'existait cette certitude : Dieu est juste ». – Il en est pourtant qui vivent toujours sans connaître cette certitude, sans même l'avoir jamais connue. Quel est leur secret, et, sachant ce qu'ils savent, par quel miracle respirent-ils encore ?

Si impitoyables que soient nos refus, nous ne détruisons pas tout à fait les objets de notre nostalgie : nos rêves survivent à nos éveils et à nos analyses. Le paradis, nous avons beau cesser de croire à sa réalité géographique ou à ses figurations diverses, il n'en réside pas moins en nous comme une donnée suprême, comme une dimension de notre moi originel ; il s'agit maintenant de l'y découvrir. Quand nous y parvenons, nous entrons dans cette gloire que les théologiens appellent *essentielle* ; mais ce n'est pas Dieu que nous voyons face à face, c'est l'éternel présent, conquis sur le devenir et sur l'éternité elle-même... Qu'importe dès lors l'histoire ! elle n'est pas le siège de l'être, elle en est l'absence, le *non* de toute chose, la rupture du vivant avec lui-même ; n'étant point pétris de la même substance qu'elle, il nous répugne de coopérer encore à ses convulsions. Libre à elle de nous écraser, elle atteindra nos apparences et nos impuretés seulement, ces *restes de temps* que nous traînons toujours, symboles d'échec, marques d'indélivrance.

Le remède à nos maux, c'est en nous qu'il nous le faut chercher, dans le principe intemporel de notre nature. Si l'irréalité d'un tel principe était démontrée, prouvée, nous serions perdus sans appel. Quelle démonstration, quelle preuve pourraient cependant prévaloir contre la persuasion intime, passionnée, qu'une partie de nous

échappe à la durée, contre l'irruption de ces instants où Dieu fait double emploi avec une clarté surgie soudain à nos confins, béatitude qui nous projette loin en nous-mêmes, saisissement hors de l'univers ? Plus de passé, ni d'avenir ; les siècles s'évanouissent, la matière abdique, les ténèbres sont épuisées ; la mort paraît ridicule, et ridicule la vie elle-même. Et ce saisissement, ne l'eussions-nous éprouvé qu'une seule fois, qu'il suffirait à nous raccommoder avec nos hontes et nos misères dont il est sans doute la récompense. C'est comme si *tout* le temps était venu nous visiter, une dernière fois, avant de disparaître... Inutile de remonter après vers le paradis ancien ou de courir vers le futur : l'un est inaccessible, l'autre irréalisable. Ce qui importe en revanche c'est d'intérioriser la nostalgie ou l'attente, nécessairement frustrées lorsqu'elles se tournent au-dehors, et de les contraindre à déceler, ou à créer en nous le bonheur que respectivement nous regrettons ou nous escomptons. Point de paradis, sinon au plus profond de notre être, et comme dans le moi du moi ; encore faut-il pour l'y trouver avoir fait le tour de tous les paradis, des révolus et des possibles, les avoir aimés et haïs avec la maladresse du fanatisme, scrutés et rejetés ensuite avec la compétence de la déception.

Dira-t-on que nous substituons un fantôme à un autre, que les fables de l'âge d'or valent bien l'éternel présent auquel nous songeons, et que le moi originel, fondement de nos espoirs, évoque le vide et s'y ramène en fin de compte ? Soit ! Mais un vide qui dispense la plénitude ne contient-il pas plus de réalité que n'en possède l'histoire dans son ensemble ?

FIN